

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MARC LEFEBVRE

« ALCOOLISME ET INCONSCIENT :  
L'IMAGINAIRE DE L'IVRESSE  
DANS *CUL-DE-SAC* D'YVES THÉRIAULT »

SEPTEMBRE 1999

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## RÉSUMÉ

Largement répandue dans les œuvres littéraires, la représentation de l'ivresse demeure encore un champ de recherches peu étudié. Provoquée par une surconsommation d'alcool, l'ivresse touche le buveur dans ce qu'il a de plus profond, de plus personnel. Aux signes physiquement visibles et normalement attendus d'un boire excessif, s'ajoute chez le buveur un questionnement intérieur dont l'explication demeure problématique.

Ce mémoire se veut donc une exploration de l'imaginaire littéraire de l'ivresse. Le roman *Cul-de-Sac* d'Yves Thériault nous a alors paru répondre aux objectifs de notre mémoire. Après un bref survol historique de la perception de l'ivresse alcoolique à travers la culture occidentale, française et québécoise, nous étudions les invariants qui fondent le scénario de l'ivresse; nous abordons ensuite le parcours narratif de Victor Debreux, le héros alcoolique du roman. Nous analysons enfin la symbolique de l'ivresse qui sous-tend tout le déploiement de l'œuvre. Nous nous penchons plus particulièrement sur les modes métaphoriques d'écriture de la « concupiscence de l'esprit » et du « désir du désir de l'autre » qui, selon notre hypothèse, influent souverainement sur la quête de l'ivresse chez Victor Debreux.

## **REMERCIEMENTS**

J'aimerais exprimer ma gratitude au professeur Gildو Rousseau, dont l'intérêt pour mon travail ne s'est jamais démenti. Je tiens à souligner ses qualités de chercheur, sa disponibilité et sa générosité à mon égard, qui ont allégé le fardeau de mes recherches. Je le remercie chaleureusement.

Mes remerciements vont aussi aux professeurs du Département de français que j'ai côtoyés tout au long de mon périple universitaire. Je leur suis grandement redevable pour l'enthousiasme qu'ils ont démontré quant à l'objet de mes recherches, et de leur passion communicative pour la littérature. Je pense ici plus précisément à mesdames Jeanne Morin, Manon Brunet et Lucie Guillemette.

Merci enfin à mes parents pour leur encouragement, ainsi qu'à mes amis qui, à un moment ou à un autre, ont couru avec moi le risque de l'ivresse. Je leur lève mon verre!

*À Judith*

*Pour m'avoir initié  
à la plus belle de toutes les ivresses*

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	III
REMERCIEMENTS	IV
DÉDICACE	V
TABLE DES MATIÈRES	VI
LISTE DES GRAPHIQUES ET DE TABLEAUX	VII
INTRODUCTION	I
<b>CHAPITRE I        LA QUESTION DE L'IVRESSE</b>	
1- L'ivresse dans la culture occidentale	10
2- L'ivresse dans la littérature française	19
3- L'ivresse dans la littérature québécoise	26
<b>CHAPITRE II      L'IVRESSE DANS <i>CUL-DE-SAC</i></b>	
1- La première ivresse	33
2- Les scénarios romanesques de l'enivrement	38
3- L'alcoolisme existentiel	46
<b>CHAPITRE III – LE PARCOURS NARRATIF DE VICTOR DEBREUX</b>	
1- La figure dramatique de Victor Debreux	53
2- Les mécanismes de la narration	59
3- Les trois mondes d'un buveur excessif	70
<b>CHAPITRE IV – LE MONDE ABYSSAL</b>	
1- La métaphore de la soif	77
2- La symbolique de l'épervier	87
3- La concupiscence de l'esprit	93
<b>CONCLUSION</b>	101
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	110

## **LISTE DES TABLEAUX ET DES GRAPHIQUES**

### **TABLEAUX**

I	Les scénarios de l’ivresse dans <i>Cul-de-Sac</i>	41
II	Les deux récits analeptiques de <i>Cul-de-Sac</i>	64
III	Les métaphores de la soif	81
IV	Les trois types de quête	96

### **GRAPHIQUE**

1	Les trois narrations de <i>Cul-de-Sac</i>	65
---	---	----

## INTRODUCTION

Boire: il s'agit simplement de s'approprier l'espace intérieur mieux qu'on ne le fait lorsqu'on est sobre, de rétablir une symétrie mal bricolée par la nature, celle de l'efficacité de la conscience de soi.

Véronique Nahoum-Grappe  
*La culture de l'ivresse*<sup>1</sup>.

Apprécié par certains, abhorré par d'autres, l'alcool ne laisse personne indifférent.

Présent dans le folklore de maints pays, sa représentation tient depuis la Renaissance une place privilégiée dans la littérature savante. De Rabelais à Apollinaire, en passant par Baudelaire et Huysmans, cette fascination pour l'ivresse est en partie liée à la création artistique elle-même. C'est que l'acte de boire — boire seul ou en société, lors d'une cérémonie officielle ou d'une fête religieuse — renferme une multitude de significations symboliques qui dépassent d'emblée le geste ou l'habitude de boire. Associées à de banales pratiques courantes, ces significations sont le plus souvent négligées ou carrément oubliées lorsqu'elles sont des rencontres mondaines ou des cérémonies

---

1. Véronique Nahoum-Grappe. *La Culture de l'ivresse*, Paris, Quai Voltaire, coll. « Histoire », 1991. p.41. Le caractère gras est de nous.

ritualisées comme les mariages, les fêtes d'anniversaire ou civiques. Combien de gens savent, par exemple, que chaque fois qu'ils lèvent leur verre à la santé d'un ami, leur geste a une signification pacifique provenant de l'Antiquité : lever son verre symbolisait alors une trêve, une victoire ou la fin d'une guerre, simplement parce que pour lever son verre, il faut préalablement avoir déposé les armes. Par ailleurs, les raisons de boire peuvent se situer à un niveau plus personnel: certains boiront pour oublier leurs tracas, pour se donner du courage ou simplement pour le plaisir; d'autres le feront parce que leur dépendance vis-à-vis de l'alcool a atteint un stade de non-retour. Conséquemment, personne n'expérimentera l'ivresse de la même manière...

Largement exploité dans la littérature française, américaine et soviétique, entre autres, le thème de l'ivresse n'est pas moins présent dans la culture québécoise. Que ce soit dans nos chansons folkloriques, dans plusieurs contes de Louis Fréchette, ou encore dans certains romans de Patrice Lacombe, de Jean-Charles Harvey, de Ringuet ou de Victor-Lévy Beaulieu, l'alcoolisme est un thème qui traverse notre littérature depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Une telle pérennité n'a rien d'étonnant, quand on sait à quelles régularisations religieuses, médicales et politiques le Québec a été soumis, à l'instar des autres sociétés occidentales, tout au long de son histoire relativement aux usages et à la prohibition de l'alcool<sup>2</sup>. Or, malgré toutes les mesures prises, notamment par l'Église et les gouvernements (canadien et québécois), contre le *delirium tremens*, les Québécois ont maintenu envers l'alcool, ou avec tout autre produit similaire, et en

---

2. Voir à ce sujet le mémoire de maîtrise de Richard Yen, « Promotion de l'alcool et mouvement antialcoolique au Québec (1900-1935): le marchand, le prêtre, le médecin et l'état », Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, M.A. (Études québécoises), 1995, 108 p.

particulier avec la bière, des rapports fortement intégrés à leur mode de vie. Leur goût particulièrement développé pour les grandes fêtes va de pair avec leurs débordements éthyliques de toutes sortes. Comment un romancier comme Yves Thériault a-t-il perçu ces rapports à la fois intimes et collectifs des Québécois avec l'alcool? Comment les a-t-il intégrés et représentés dans une œuvre littéraire? Quel **univers de signes, de sens et d'actions** a-t-il en quelque sorte imaginé pour mettre en scène un personnage alcoolique? Voilà quelques-unes des raisons qui ont, au départ, motivé notre choix d'étudier son roman *Cul-de-Sac*<sup>3</sup>, paru pour la première fois en 1961.

\*

Au plan théorique, notre analyse s'appuie sur l'essai de phénoménologie historique *La Culture de l'ivresse* de Véronique Nahoum-Grappe. C'est à partir de cet ouvrage que nous regroupons nos « définitions-clés » quant à la question de l'ivresse. Une fois notre lexique établi, nous cherchons à repérer et à structurer les différents éléments « invariants » relatifs à l'ivrognerie dans le roman de Thériault. Deux autres ouvrages précisent encore notre cadre théorique d'analyse littéraire de l'ivresse : *L'Imaginaire de l'alcoolisme* de Jean Morenon<sup>4</sup> et de Yves Durand et *Les Ivresses*, un collectif paru sous la direction de Yves Pélicier<sup>5</sup>. Ces deux études nous fournissent une vue d'ensemble de la problématique de l'ivresse qui nous intéresse, plus précisément les différentes définitions de l'ivresse à travers l'évolution culturelle : celles, entre autres, de « l'ivresse éprouvée » et de « l'ivresse aléatoire », ou encore les scénarios possibles de

3. *Cul-de-Sac*. Québec. Institut littéraire du Québec. 1961. 223 p.

4. Jean Morenon et Yves Durand. *L'Imaginaire de l'alcoolisme*. Paris. Presses universitaires. 1972. 173 p.

5. Yves Pélicier (dir.) *Les Ivresses*. Paris. L'Esprit du Temps. 1993. 315 p.

l'ivresse elle-même, voire son décor, qui sont autant de points d'ancre socialement connus et reconnus, susceptibles de faire parfois basculer l'ivresse dans les stéréotypes les plus banals. Quels sont les points d'ancrages spécifiquement exploités par Thériault? Voilà ce que nous voudrions tout particulièrement mettre en évidence.

Notre mémoire se veut aussi une étude de la représentation symbolique et imaginaire de l'ivresse. À vrai dire, les approches sociologiques de Véronique Nahoum-Grappe, de Jean Morenon ou d'Yves Durand sont davantage un point de départ qu'un point d'arrivée. Ces études se concentrent quasi exclusivement sur les aspects historiques, sociologiques et médicaux de l'alcoolisme; rarement elles s'intéressent au discours du buveur lui-même et, plus rarement encore, au discours littéraire ou fictif sur l'alcoolisme ou l'ivresse. Aussi avons-nous été obligé de faire appel à d'autres approches théoriques ou méthodologiques pour cerner avec plus d'à-propos le phénomène de la métaphorisation symbolique de l'ivresse dans *Cul-de-Sac*. Quatre théoriciens du discours ont été tout particulièrement nos guides. D'abord George Lakoff et Mark Johnson qui, avec leurs *Métaphores dans la vie quotidienne*<sup>6</sup>, nous ont fait comprendre que la métaphore n'est pas qu'une simple figure de discours, mais qu'elle est réellement une activité langagière structurante au cœur même de nos activités quotidiennes. Jean Molino nous a mis, quant à lui, sur la piste de l'interrelation existante entre la métaphore et l'anthropologie culturelle. S'appuyant sur les travaux de Jakobson et de Claude Lévi-Strauss, le chercheur ne craint pas d'affirmer que la métaphore est « un outil acceptable

---

6. George Lakoff et Mark Johnson. *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, traduit de l'américain par Michel Deformel, avec la collaboration de Jean-Jacques Lecercle. Paris. Éditions de Minuit. 1985. 252 p.

de description et d'analyse<sup>7</sup> ». La fonctionnalité anthropologique de la métaphore est pour lui au cœur de toute compréhension de phénomènes culturels : « Comprendre un mot, un symbole, une institution, c'est métaphoriser », postule-t-il, ajoutant encore, comme corollaire à son énoncé : « mais si la métaphore est nécessaire pour l'interprétation des cultures, ne serait-elle pas en même temps un de ses ingrédients essentiels<sup>8</sup> ? » Enfin, Paul Ricoeur nous a permis d'établir des liens solides entre les processus métaphoriques à l'œuvre dans un texte ou dans une culture et les représentations symboliques à partir desquelles les sociétés rendent explicites, pour elles-mêmes et pour les autres, non seulement leurs mythes, leurs croyances et leurs rituels, mais aussi leurs modes de vie quotidienne et leurs rapports au monde<sup>9</sup>. Si la figuration métaphorique peut, en effet, tantôt créer des mondes imaginaires, tantôt rendre compte des mondes réels, c'est par la symbolique que ces mondes « parlent » et « signifient<sup>10</sup> ». La quête mystique du héros de *Cul-de-Sac* nécessite la transformation métaphorique de l'ivresse en un fantasme ou en un désir interdit qui ne peut être atteint que par le symbole. Comme nous l'enseigne Lacan, à la suite de Freud, le désir est « le désir du désir de l'Autre » ; jamais on atteint l'objet de désir, mais uniquement sa représentation symbolique. C'est pourquoi allons-nous nous intéresser plus spécifiquement à la façon dont se dit le boire et comment certains épisodes incontournables du roman, notamment

- 
7. Jean Molino, « Anthropologie et métaphore », *Langages*, n° spécial sur « La Métaphore », n° 54, juin 1979, p. 103-125. 104.
  8. *Ibid.*, p. 105.
  9. Paul Ricoeur, « Parole et symbole », *Revue des sciences religieuses*, n° 1-2, janvier-avril 1975, p. 142-161.
  10. Comme l'affirme en effet Ricoeur, « la métaphore est seulement le procédé linguistique, la prédication bizarre, dans laquelle vient se déposer la puissance symbolique. Le symbole reste un phénomène bi-dimensionnel dans la mesure où la face sémantique renvoie à la face non-sémantique. Le symbole est lié. Le symbole a des racines » (« Parole et symbole », *op.cit.*, p. 161). Voir aussi à ce sujet Anthony Wilden « Métaphore et métonymie : le modèle sémiotique de la condensation et du déplacement chez Freud », *Système et structure : essai sur la communication et l'échange*, traduit de l'anglais par George Khol, Montréal, Boréal Express, 1983.

la scène de la crevasse et de l'épervier, fondent, par leur puissance symbolique, toute la signification de la quête du buveur et, par voie de conséquence, la problématique de la soif humaine et de la dimension spirituelle de l'ivresse. Nous tenterons de voir si notre analyse nous permettra de répondre à ces grandes questions inévitables qui jaillissent à la lecture de cette œuvre : comment la métaphore de l'ivresse peut apparaître à la fois comme un questionnement, un cheminement, un désir et une fin? Quelle interprétation doit-on faire de l'épervier qui, tel l'aigle de Prométhée, vient à la fin du récit lui dévorer la chair? Pourquoi le héros en vient-il à désirer lui-même le retour du charognard? Quelle interprétation doit-on donner au symbolisme de la crevasse? N'est-ce qu'un vulgaire désir de régression vers le sein maternel? Symbole du feu de la vie comme le voulaient les Romantiques, l'alcool n'est-il pas aussi le substitut inconscient du lait maternel? Ou la représentation, toujours symbolique, d'une aspiration plus élevée? Voilà, brièvement rappelées, quelques-unes des questions qui orienteront notre interprétation finale du roman.

\*

Notre mémoire comprend quatre chapitres intégrés qui sont autant d'étapes de notre recherche sur la représentation sémiotique et symbolique de l'ivresse dans le roman *Cul-de-Sac* d'Yves Thériault. Nous présentons et décrivons d'abord (**CHAPITRE I**) de façon sommaire la manière dont la figure textuelle de l'ivresse a été perçue de l'Antiquité à aujourd'hui, en observant d'un peu plus près quelques légendes grecques et les travaux de certains écrivains de littérature française, tels que Baudelaire et Zola. Puis nous faisons un rapide survol de la figure du buveur dans notre littérature

québécoise des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, afin d'y déceler une tradition ethnolittéraire susceptible de nous faire mieux comprendre par la suite **l'agir et le pâtir** du héros de *Cul-de-Sac*. Quelles influences littéraires décèle-t-on chez Thériault? Le romancier a-t-il contracté une dette quelconque envers un conteur comme Louis Fréchette qui a maintes fois mis en scène des buveurs impénitents? Paru en 1961, *Cul-de-Sac* annonce-t-il, quant à lui, un changement dans la représentation littéraire de l'ivresse? Voilà les questions qui orientent ce premier chapitre.

Notre **DEUXIÈME CHAPITRE** cherche à cerner les circonstances sociologiques qui pourraient être à l'origine du vice de l'ivrognerie chez Victor Debroux. Les mises en scène de Thériault sont-elles uniques ou les retrouve-t-on décrites dans les ouvrages qui traitent de l'alcoolisme comme maladie, comme vice, voire comme phénomène de société? La représentation romanesque d'un tel milieu nous apparaît d'ailleurs des plus importantes pour notre analyse de la personnalité du héros : ses antécédents familiaux, les gens qu'ils fréquentent, sa situation sociale, les lieux et les moments de ses beuveries, voilà autant de circonstances narratologiques qui fondent pour ainsi dire la diégèse de *Cul-de-Sac*. Ainsi de « la première ivresse » à « l'alcoolisme existentiel », en passant par « les scénarios romanesques de l'enivrement », nous suivons Victor Debroux dans sa fuite dans l'alcool.

Pourquoi Victor Debroux boit-il? Voilà la question qui oriente le contenu de notre **TROISIÈME CHAPITRE**. Après avoir vu le « **comment** » du boire, nous nous intéressons en effet au « **pourquoi** ». Nous observerons minutieusement d'abord la

figure dramatique de Victor Debreux. Son caractère, son comportement, ses aspirations, tels qu'ils nous apparaissent au fil du récit. Scrutant par la suite les mécanismes de la narration, nous cherchons à savoir s'il n'existe pas des stratégies narratives typiques à la mise en scène de l'ivresse ; nous analysons ensuite, dans un deuxième temps, la quête du buveur dans le but de dégager les raisons fondamentales de son autodestruction éthylique. Autrement dit, nous tentons de comprendre non seulement la ou les causes de l'alcoolisme de Debreux, mais aussi de répertorier dans le roman les différentes modulations de son ivrognerie, telles que décrites et énoncées par Nahoum-Grappe, soit : la question de l'ivresse, le scénario de l'ivresse, le décor de l'ivresse, le lien social reliant le buveur à son milieu. Nous y ajoutons, de notre part, l'analyse des ivresses autres qu'éthyliques, les motivations inconscientes et imaginaires du buveur de *Cul-de-Sac*.

Notre **QUATRIÈME CHAPITRE** est une tentative d'interprétation de la représentation métaphorique et symbolique de l'ivresse dans *Cul-de-Sac*. Nous tentons tout particulièrement de déterminer s'il existe ce que l'on pourrait appeler une sorte d'« ivresse textuelle ». Plus exactement, l'idée de la démesure et du déséquilibre, inhérente au cheminement du buveur, est-elle « textuellement tangible », ou explicitement repérable, dans le roman *Cul-de-Sac*? Posée comme hypothèse d'interprétation, une telle interrogation a ici, croyons-nous, sa place. Elle nous conduit à approfondir ce « monde abyssal » qui, au plan de l'expression narrative, s'exprime à travers la « métaphore de la soif » et la double « symbolique de l'épervier et de la crevasse », châtiment symbolique que requiert cette faute grave que nous nommerons la « concupiscence de l'esprit ».

Roman de l'ivresse, *Cul-de-Sac* est une interrogation de la condition humaine du buveur. Écrire un tel roman était sans doute un défi que Thériault voulait relever. En soi, c'est un défi à la création littéraire elle-même. Peu de romanciers s'y sont d'ailleurs risqués. Comment en effet faire comprendre à un lecteur « sobre » — du moins, le suppose-t-on — les effets de l'alcool sur l'esprit? Existe-t-il un moyen, un procédé littéraire capable de représenter l'ivresse « de l'intérieur », c'est-à-dire du point de vue du buveur? Et, le cas échéant, *Cul-de-Sac* y parvient-il?

# CHAPITRE I

## LA QUESTION DE L'IVRESSE

« Il y a deux divinités, ô jeune homme, qui tiennent le premier rang chez les hommes. L'une est Déméter, ou la Terre — donne-lui le nom que tu voudras — c'est elle qui d'aliments solides nourrit les mortels. L'autre s'est placé de pair avec elle, c'est le fils de Sémélé (Dionysos). Il a trouvé un breuvage, le jus de la grappe et l'a introduit parmi les mortels pour délivrer les malheureux hommes de leur chagrin ».

Euripide. *Les Bacchantes*<sup>1</sup>

### 1. L'ivresse dans la culture occidentale

Depuis la nuit des temps, l'ivresse causée par une surconsommation d'alcool a mystifié l'homme. Avant que la science ne lui procure une explication plus ou moins satisfaisante des effets perturbateurs de l'alcool sur son métabolisme et son comportement, l'homme possédait néanmoins un certain « savoir » sur le phénomène de l'ivresse, un savoir encore aujourd'hui profondément ancré dans l'imaginaire des peuples occidentaux. Chez les Grecs, par exemple, les mystères entourant l'alcool ne peuvent être que

---

1. Cité par Yves Durand et Jean Morenon, dans *L'Imaginaire de l'alcoolisme*, p. 47.

d'origine divine, conviction qu'ils concrétisent en désignant Dionysos comme le dieu du vin. Une telle divination donna naissance à tout un mythe dont les fondements ont leur origine dans les propriétés particulières de l'alcool lui-même. En partant de ces propriétés, nous analyserons dans le cadre de ce premier chapitre les raisons qui fondent ce mythe de l'alcool, non seulement chez les Grecs, mais aussi dans la plupart des sociétés occidentales. Nous observerons ensuite le rapport existant entre l'ivresse et la création littéraire, et nous conclurons notre analyse par un survol rapide du thème de l'ivresse dans la littérature québécoise.

\*

Selon Yves Durand et Jean Morenon, l'alcool possède trois propriétés fondamentales. Premièrement, sa **qualité hygiénique**. En effet, la vertu hygiénique de l'alcool fut pendant des siècles hautement sacrée. Aujourd'hui cette propriété est aisément oubliée, parce que l'approvisionnement en eau potable se fait relativement sans difficulté, du moins dans les pays occidentaux. Aussi peut-on penser qu'une telle vertu était considérée comme miraculeuse par les sociétés de l'Antiquité. Plus souvent qu'autrement, l'eau était alors impropre à la consommation, elle provoquait de nombreuses maladies, dont en particulier la dysenterie, qui était chose courante. On risquait plus à boire de l'eau qu'à s'enivrer d'un bon vin<sup>2</sup>! L'alcool a aussi un **pouvoir de conservation**. Cette seconde propriété va permettre la création de véritables réseaux

---

2. J. Durand et Y. Morenon rappellent justement que « le processus de fermentation qui aboutit à l'alcoolisation du vin ou de la bière, élimine tout germe pathogène et assure, moyennant certaines précautions, une pureté bactériologique pratiquement parfaite » (*L'Imaginaire de l'alcoolisme*, p. 20-21).

économiques, qui favoriseront les échanges entre les différentes communautés s'adonnant à la consommation du divin breuvage. Troisièmement, et incontestablement la plus importante de toutes les propriétés, **la qualité pharmacodynamique de l'alcool** qui, en fonction de la consommation du buveur, le stimule « sainement » tant sur le plan émotionnel que physique. Une telle propriété convaincra de nombreux médecins de l'Antiquité, de même que leurs successeurs, et ce, jusqu'au début du vingtième siècle, que l'alcool est, dans de nombreux cas, un médicament efficace contre une grande variété de maux. Comme l'espérance de vie était alors plus courte, on ne connaîtra véritablement qu'à partir du dix-neuvième siècle les effets néfastes d'une surconsommation de l'alcool s'échelonnant parfois sur plusieurs décennies. Une telle consommation « médicale » de l'alcool comme stimulant porte évidemment en soi les germes de l'ivresse elle-même, que Véronique Nahoum-Grappe définit ainsi:

L'ivresse est un état particulier pendant lequel la conscience de soi et celle du monde sont plus ou moins modifiées; le sujet enivré vit alors une expérimentation active et très particulière de sa propre perception du temps et de l'espace social, de la pesanteur et de la verticalité, des frontières entre le monde intérieur et le monde extérieur<sup>3</sup>.

Pour les Grecs, l'extase provoquée par le jus fermenté des fruits de la vigne fait du vin un breuvage pur, voire sacré. Il n'y a plus alors qu'un pas à faire pour associer le bien-être de boire à une inspiration divine. Ainsi apparaît Dionysos, déclaré le dieu du vin, de la vigne, et bien entendu, de l'ivresse. L'histoire de ce dieu est d'ailleurs l'une des plus complexe de tout le Panthéon. Aussi, nous nous contenterons de résumer son origine et

---

3. *La Culture de l'ivresse*, p. 17.

de jeter un bref regard sur son culte<sup>4</sup>, notamment sur les aspects jugés plus pertinents, qui touchent de près notre objet d'étude.

\*

Fils de Zeus et de Sémélé, qui était une déesse pour certains, une mortelle pour d'autres, Dionysos a une naissance pour le moins violente. Trompée par la méchante Héra, Sémélé demanda à voir son terrible amant dans toute son intensité. Incapable de supporter impunément toute la puissance de Zeus, la malheureuse s'embrasa. Zeus parvient néanmoins à sauver son fils du corps incandescent de Sémélé en le plaçant à l'intérieur de sa propre cuisse jusqu'au jour de sa naissance. Après avoir connu une suite de mésaventures, Dionysos parvient à l'âge adulte et sombre dans la folie. Il voyage partout à travers le monde en enseignant les secrets de la vigne et l'art de faire le vin. Une fois rétabli de sa démence, il instaure son culte dans chacun des pays qu'il visite. Il descend aux Enfers délivrer sa mère Sémélé qu'il ramène avec lui dans l'Olympe où elle prend le nom de Thyoné.

Dionysos n'est pas seulement le dieu du vin et de la vigne. Souvent considéré comme le dieu de la végétation et du printemps, des Jardins et des Bois, il symbolise aussi, assez paradoxalement, le dieu de l'eau, « l'élément liquide qui est la sève et la source

---

4. Pour une analyse historique plus ample du mythe de Dionysos, voir entre autres : Henri Jeanmaire, *Dionysos : histoire du culte de Bacchus*. Paris, Pavot, 1970, 509 p. et Adrien Brühl, *Liber Pater : origine et expression du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain*. Paris, Editions de Boccard, 1953, 355 p.

primordiale et originelle de toute vie<sup>5</sup> ». Chez les Romains, Dionysos porte le nom de Bacchus. On le considère également comme le dieu de la Débauche et de la Licence. Mais le culte du Dionysos romain ne connut jamais la même ampleur que celui des Grecs, chez qui

Le culte de Dionysos est devenu inspirateur de la création artistique, dramatique et musicale. Par ailleurs, [...] on [lui] attribue le principe, l'inspiration même de l'initiation au mystère. C'est-à-dire qu'on lui attribue l'intervention spirituelle qui constitue la foi<sup>6</sup>.

Lorsque l'on se réunit pour le culte de Dionysos, il va sans dire que le vin détient une place primordiale. Sans lui, point de célébration possible. C'est que l'ivresse « collective » des adorateurs permet idéalement une communion « totale » avec le dieu lui-même. Il importe même d'insister sur ce point pour bien marquer la différence de cette ivresse « sacrée », « ritualisée », d'avec un vulgaire rassemblement de buveurs ivres, perdus dans leur individualité. Chaque sujet est en quelque sorte « possédé » par Dionysos. Non seulement bénéficie-t-il de l'inspiration divine et est-il initié aux grands mystères de l'existence, mais son âme s'en trouve aussi purifié... Chaque sujet est en quelque sorte « possédé » par Dionysos; non seulement bénéficie-t-il alors de l'inspiration divine et est-il initié aux grands mystères de l'existence, mais son âme s'en trouve aussi

---

5. *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris. Larousse. France Loisirs. 1991. p. 101.  
 6. Y. Durand et J. Morenon. *op.cit.* . p. 46.

purifié. Les célébrants peuvent alors s'adonner à la poésie et à l'art théâtral<sup>7</sup>. Figure emblématique de l'ivresse, Dionysos incarne encore « le dieu protecteur des Beaux-Arts<sup>8</sup> ».

\*

Le mythe de Dionysos se matérialise à travers six grands symboles. Dionysos est d'abord le symbole d'une *force exceptionnelle*. Sa double gestation, d'abord dans le sein de sa mère Sémélé, puis dans la cuisse de Zeus, symbolise en fait sa **double naissance**<sup>9</sup>, qui renvoie « au schéma classique de l'initiation: naissance, mort et renaissance ». Possédant le titre de dieu de la vigne et celui de toute végétation, « Dionysos est aussi le principe et le maître de la **fécondité animale et humaine**<sup>10</sup> ». Analogiquement, le vin communément appelé eau-de-vie, rappelle le sang, qui joue un rôle important dans le culte de Dionysos. Très souvent les rituels en faveur de Dionysos nécessitent le sacrifice de boucs et de taureaux, symboles de la libido et de la force créatrice. Dionysos incarne encore « le dieu de l'affranchissement, de la suppression des interdits et des tabous, le dieu des **défoulements** et de l'**exubérance**<sup>11</sup> ». À Rome, dit-on, les adorateurs de Bacchus se livrent à de somptueuses orgies durant leurs célébrations. Dionysos est aussi perçu

7. Pour de plus amples d'informations relatifs à cet aspect et sur les dionysies en général, voir l'excellent ouvrage de Florence Dupont, *L'Invention de la littérature : de l'ivresse grecque au livre latin*, Paris, Éditions La Découverte, 1994, 299 p.

8. *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, p. 101.

9. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982, p. 357. Nous verrons dans les chapitres subséquents comment on retrouve ce schéma classique de l'initiation dans le scénario de l'ivresse.

10. *Ibid.*, p. 357.

11. *Ibid.*

comme le *libérateur des Enfers*<sup>12</sup>. Il se rend en effet au Royaume d'Hades pour délivrer sa mère Sémélé. Ce symbole du dieu libérateur nous amène directement aux deux dernières figurations anthropomorphes de Dionysos, qui sont peut-être les deux figures mythiques les plus fondamentales et, conséquemment, les plus pertinentes en regard de notre analyse de l'ivresse.

Symbolique de la libération de l'homme de toute espèce de contrainte, Dionysos a un cœur humain :

Au sens le plus profondément religieux, le culte dionysiaque, en dépit de ses perversions et même à travers elles, témoigne du violent effort de l'humanité pour rompre la barrière qui la sépare du divin, et pour affranchir son âme de ses limites terrestres. Les débordements sensuels et la libération de l'irrationnel ne sont que de très maladroites recherches de quelque chose de surhumain. Pour paradoxalement cela puisse paraître, Dionysos, à considérer l'ensemble de son mythe, symbolise l'effort de **spiritualisation de la créature** vivante à partir de la plante jusqu'à l'extase : Dieu de l'arbre, du bouc, de la ferveur et de l'union mystique [...], Il symboliserait [aussi] les **forces de dissolution** de la personnalité: la régression vers les formes chaotiques et primordiales de la vie, que provoquent les orgies; une submersion de la conscience dans le magma de l'inconscient. [...] **Il symbolise en profondeur l'énergie de la vie tendant à émerger de toute contrainte et de toute limite**<sup>13</sup>.

Et il faudra toujours bien garder en perspective cette volonté de libération. Avant d'être symbolique, elle est en effet d'abord un principe qui se manifeste dans tous les scénarios possibles où l'alcool tiendra un rôle précis. La volonté d'être « libéré » de toute

---

12. *Ibid.*, 358.

13. *Ibid.* Le caractère gras est de nous.

contrainte, de s'affranchir du fardeau qu'est parfois le réel, sera la cause première des ivresses qui suivront. Dans ces ivresses, le buveur ou la buveuse, rêvera — souvent inconsciemment — de changer le monde, le sien, celui des autres, bref, de s'affirmer en tant que maître de sa destinée. La volonté de libération s'associera au désir de (re)créer.

\*

La symbolique de Dionysos conduit donc finalement à l'ivresse qui fait de l'homme un être créateur. Pourquoi le dieu du vin est-il devenu le protecteur des Beaux-Arts? Voilà un fait qui peut sembler surprenant à première vue. En y réfléchissant, on se rend compte cependant qu'un certain rapport de cause à effet peut être posé entre l'ivresse et la création littéraire. Comme le dit Bachelard, « *l'alcool est facteur de langage*<sup>14</sup> ». Le vin délie les langues, c'est bien connu; il annihile certaines inhibitions du buveur. De fait, il n'est pas rare de voir en société comme en littérature, le plus réservé des individus devenir soudainement un intolérable bavard après quelques bouteilles. Sans doute, les Grecs avaient-ils eux aussi remarqué le phénomène. L'exubérance du buveur les amenaient à s'extérioriser, voire à déclamer des vers en l'honneur du dieu bienfaiteur. Nous pourrions nous interroger longuement sur l'apport de l'alcool, ou tout autre toxique, dans un processus de création littéraire, mais nous dériverions de notre sujet principal : l'ivresse ne nous intéresse qu'au point de vue de sa **représentation littéraire**. Nous laisserons donc l'étude des écrivains-buveurs aux biographes et aux psychologues. Notre problématique

---

14. *La Psychanalyse du feu*, cité par Jean Chevalier et Alain Gherbrant, *op.cit.*, p. 23.

est tout autre. Elle rejoint et prolonge celle que propose Yves Durand et Jean Morenon :

Pour l'auteur, la création d'une œuvre doit être une passion et un travail à la fois. L'auteur doit avoir son travail pour passion. Certes, l'alcool n'est pas nécessaire à l'auteur pour la création et l'élaboration de son œuvre [...] Il demeure que l'état d'inspiration ne saurait être mieux célébré que par cet état d'exaltation spirituelle que confèrent les boissons fermentées. Il n'est pas besoin de boire pour l'homme chez qui une efficace sublimation transfère sur la création, ou la réalisation artistique, l'énergie libidinale. Dès lors que l'homme a son travail pour passion, le recours à l'alcool est sans objet. Il n'en sera pas de même pour l'homme qui devra assumer une tâche à laquelle ne saurait s'appliquer un investissement libidinal, une tâche qu'il ne trouverait pas de plaisir à réaliser. Celui-là, tel l'ouvrier dans l'usine n'aura, pour éviter l'aliénation de son être émotionnel, d'autres possibilités que le recours au dieu-vin<sup>15</sup>.

De toute manière, la question de l'utilisation de stimulants en création littéraire ne peut se prêter à la rigueur de l'analyse. Si l'alcool a une incidence sur l'écriture, il faudra considérer cette ivresse de la même façon que les sentiments et les émotions de l'écrivant : objectivement inaccessibles. Nous resterons donc dans le domaine du perceptible, en ne considérant l'ivresse que dans sa figuration textuelle.

\* \* \*

---

15. *L'Imaginaire de l'alcoolisme*, p. 49.

## 2. L'ivresse dans la littérature française

Représenter l'ivresse en littérature n'est pas une nouveauté. De la Bible en passant par Homère, les descriptions des effets de l'alcool sur l'homme sont nombreuses. On retrouve dans la Genèse le célèbre épisode des fils de Noé qui trouvent leur père nu sous sa tente après avoir trop bu. Plus près de nous, Rabelais, Baudelaire, Zola, Apollinaire, sont quelques-uns des écrivains français à s'être intéressés au phénomène. L'observation de l'ivresse par la littérature est d'autant plus intéressante qu'elle fournit, mieux que toute autre forme d'art, une représentation plus diversifiée des facettes de l'expérience du buveur. Les signes distinctifs du buveur ivre sont universellement connus : nez et joues rouges, yeux larmoyants, équilibre instable, difficulté d'élocution. Physiquement, deux individus enivrés ne peuvent vraisemblablement présenter qu'une quantité finie, limitée, de caractéristiques probantes, susceptibles de représenter l'ivresse. Or, que ce soit dans la bande dessinée, dans la peinture, ou encore au cinéma<sup>16</sup>, il existe des stéréotypes qui permettent immédiatement d'associer certains signes, certaines situations comme relevant du phénomène de l'ivresse. Mais il semble que ce ne soit que dans le texte littéraire, comme le laisse entendre Nahoum-Grappe, que certaines questions peuvent trouver réponse :

L'état d'ivresse est-il ressenti de façon homogène par tous les individus ? À ébriété équivalente, deux sujets éprouvent-ils la même

---

16. Pour une étude plus approfondie des stéréotypes de l'ivresse, voir Véronique Nahoum-Grappe, *La Culture de l'ivresse*, 188 p.

chose? Seul le romancier peut rendre visible la palette nuancée des disparités individuelles<sup>17</sup>

L'ivresse ne peut évidemment pas se résumer à une intoxication organique. La conscience cénesthésique du buveur est fortement perturbée : s'il se cogne partout et fait preuve d'une si grande maladresse, c'est que son corps lui est devenu étranger. Il fera une chute dans les escaliers et se relèvera, apparemment sans avoir ressenti la moindre douleur. De fait, il se forme un écart entre le buveur et sa perception de lui-même. Et c'est justement sur cet écart que repose l'éventail des signes de l'ivresse, non seulement particuliers à l'ivrogne, mais à l'homme en général, signes qui sont susceptibles d'éclairer notre compréhension de la vie psychique du buveur. Comme le soutient encore Nahoum-Grappe, la littérature semble toute désignée pour nous servir d'intermédiaire entre le buveur et son ivresse.

\*

L'ivresse en littérature, plus spécifiquement dans le roman, est intéressante à plusieurs points de vue. En nous limitant à sa représentation romanesque, entreprise déjà relativement vaste, nous chercherons tout particulièrement à établir une typologie narrative où l'alcoolisme joue un rôle de premier plan. Phénomène courant, la représentation littéraire de l'alcool se rencontre en effet dans plusieurs catégories de textes. Nahoum-Grappe distingue trois formes de représentations :

---

17. *Ibid.*, p. 21.

Soit comme contenu principal (poème sur le vin, par exemple), soit comme contexte occasionnel (scène de «cabarets»), ou emblématique (comme dans les écrits de Rabelais)<sup>18</sup>.

Ces types de représentations sont loin de rencontrer les exigences de notre objet d'étude. Comme point de vue d'analyse, l'alcool, et surtout l'état d'ivresse, doit jouer un rôle primordial dans le cadre narratif du roman. Il s'agit en fait d'une condition préalable : l'analyse littéraire du phénomène de l'ivresse ne peut se satisfaire des clichés et des stéréotypes ; elle exige que soient pris en compte la thématique et la structure narrative du roman. L'ivresse alors, non pas comme motif, mais comme moteur!

\*

Comme moteur de l'inspiration littéraire ou poétique, l'ivresse peut être rapprochée du mouvement surréaliste. Perçu en effet comme une expérience visant l'exploration des ressources cachées de l'inconscient, le surréalisme est d'abord un mouvement de révolte contre ce qui influence les mécanismes de la pensée. Si l'on relit la définition de l'écriture automatique, procédé de prédilection des surréalistes, on ne peut que constater ses affinités avec l'état d'ivresse :

Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale<sup>19</sup>.

- 
18. « Histoire et anthropologie du boire en France du XVI<sup>e</sup> siècle au XVIII<sup>e</sup> siècle ». *De l'ivresse à l'alcoolisme: études ethnopsychanalytiques*. Paris. Dunod. 1989. p. 100.
19. Définition tirée du *Manifeste du surréalisme*, cité dans André Lagarde et Laurent Michard. *XIX<sup>e</sup> siècle : anthologie et histoire littéraire*, Paris. Bordas. 1988. p. 373.

Une telle définition de l'écriture surréaliste rejoint la pensée de Guillaume Apollinaire, l'un des précurseurs des surréalistes et auteur d'un recueil de poésie intitulé *Alcools*, qui écrivait dans le poème « Zone »: « Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie / Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie<sup>20</sup> ». En fait, ce n'est pas tant l'alcool que ses effets qui sont ici recherchés par le poète. Avant Apollinaire, Baudelaire réserva une place encore plus importante à l'ivresse dans son oeuvre. L'extrait suivant le montre bien, avec son titre explicite:

### « Enivrez-vous »

Il faut toujours être ivre. Tout est là : c'est l'unique question.  
 Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules  
 et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans cesse. Mais  
 de quoi? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais  
 enivrez-vous. Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur  
 l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre,  
 vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez  
 au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui  
 fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à  
 tout ce qui parle, demandez quelle heure il est; le vent, la vague,  
 l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront : « Il est l'heure de  
 s'enivrer! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps,  
 enivrez-vous; enivrez-vous sans cesse! De vin, de poésie ou de  
 vertu, à votre guise<sup>21</sup>.

C'est dans *Les Paradis artificiels* que Baudelaire évoque le thème de l'ivresse. Sous-titré «Opium et Haschisch», drogues qu'il a lui-même consommées, l'auteur des célèbres *Fleurs du mal* nous offre une peinture remarquable des effets de ces produits sur

20. A. Lagarde et L. Michard. *op.cit.*, p. 45.

21. *Les Paradis artificiels / Le spleen de Paris*. Paris. Éditions Phidal. coll. « Classiques Français ». 1995. p. 101.

le corps et l'esprit. Bien que les passages traitant de l'ivresse reliée à l'alcool n'occupent qu'une place minime dans *Les Paradis artificiels*, il convient toutefois d'en faire mention, ne serait-ce que pour comparer cet ouvrage avec le roman d'Émile Zola, *L'Assommoir*, qui présente un point de vue différent sur l'enivrement. Que l'ivresse soit due à une surconsommation d'alcool, à une trop forte ingestion de haschisch ou aux flèches de Cupidon, peu importe pour l'instant, la force agissante en cause. Nous nous limiterons à observer comment Baudelaire, puis Zola, traitent de l'ivresse.

Baudelaire aborde le problème de l'ivresse en y jetant un regard très personnel. Ayant lui-même expérimenté l'enivrement que procure l'opium et le haschisch, le témoignage qu'il nous livre dans *Les Paradis artificiels* est éloquent. Chez lui, l'ivresse est associée à une quête spirituelle. D'où l'emploi du mot «paradis» dans le titre de l'œuvre. Mais l'épithète « artificiels » a aussi sa raison d'être. Par elle, Baudelaire pose un jugement sévère sur ceux qui s'abandonnent à l'ivresse.

[l'homme] a donc voulu créer le Paradis par la pharmacie, par les boissons fermentées, semblable à un maniaque qui remplacerait des meubles solides et des jardins véritables par des décors peints sur toile et montés sur châssis. C'est dans cette dépravation du sens de l'infini que gît, selon moi, la raison de tous les excès coupables, depuis l'ivresse solitaire et concentrée du littérateur, qui, obligé de chercher dans l'opium un soulagement à une douleur physique, et ayant ainsi découvert une source de jouissances morbides, en fait peu à peu son unique hygiène et comme le soleil de sa vie spirituelle, jusqu'à l'ivrognerie la plus répugnante des faubourgs, qui, le cerveau plein de flamme et de gloire, se rouleridiculement dans les ordures de la route<sup>22</sup>.

---

22. *Ibid.*, p. 150.

Ainsi Baudelaire se sent lui-même coupable de boire. Ce qui est en effet intéressant de constater dans l'extrait cité plus haut, si on le compare au poème « Enivrez-vous », c'est que Baudelaire, en tant qu'analyste<sup>23</sup> se pose comme un défenseur inopiné de la tempérance. À moins que son engouement précédent n'ait été simplement que licence poétique!

Néanmoins, il faut remarquer qu'il fait preuve d'une rare discrimination dans le choix de ses expressions pour comparer l'ivresse du littérateur (« solitaire et concentrée »; « soulagement à une douleur physique »; « soleil de sa vie spirituelle ») à l'ivrognerie (terme nettement péjoratif) des faubourgs (« répugnante »; l'adverbe « ridiculement »; « ordures de la route »). Mais que Baudelaire vénère l'ivresse symbolique, ou se prenne pour un apôtre de la modération, son rapport à l'enivrement demeure le même. L'homme qui boit ou qui se drogue s'engage ni plus ni moins dans un rapport de force avec lui-même, avec ses idéaux ou sa spiritualité. C'est une affaire strictement « personnelle », entre le buveur et sa propre perception de lui-même. C'est aussi l'opinion que soutient Lionel Benichou, qui décrit l'ivresse des alcooliques comme :

Un lieu d'accès dangereux mais un ailleurs merveilleux qui soustrait le sujet au Monde et lui donne accès dans le cas de l'ivresse aux richesses [...] de la toute puissance narcissique. Certes, l'ivresse ressemble bien à un creuset où se fondent les séductions intenses et fugitives et les passions sans frein... Mais

---

23. C'est Baudelaire lui-même qui suggère le qualificatif en présentant son projet comme étant : « L'analyse des effets mystérieux et des jouissances morbides que peuvent engendrer ces drogues, des châtiments inévitables qui résultent de leur usage prolongé, et enfin de l'immoralité même impliquée dans cette poursuite d'un faux idéal, constitue le sujet de cette étude » (*Ibid.*, p. 150).

cette alchimie fonctionne grâce à la conscience altérée par le produit; ne l'oublions pas<sup>24</sup>

\*

Avec Zola, nous avons droit à un tableau complètement différent. L'auteur de *L'Assommoir* ne peut évidemment pas adopter une vision similaire à celle de Baudelaire. Compte tenu de ses ambitions du naturalisme, Zola s'intéresse donc peu aux « attentes » spirituelles de ses personnages; ce qui retient son attention ce sont les causes extrinsèques du recours à une consommation abusive et fréquente d'alcool. Aussi va-t-il mettre à l'avant-scène du discours romanesque les raisons sociales de ce boire démesuré, institué en mode de vie, et aux conséquences tragiques :

J'ai voulu peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de la famille, les ordures de la promiscuité, l'oubli progressif des sentiments honnêtes, puis comme dénouement la honte et la mort<sup>25</sup>.

De fait, les personnages de Zola qui sombrent dans l'alcoolisme sont d'abord victimes d'une société où il leur est impossible de s'épanouir. L'ivresse leur fournit un réconfort. Fait sociologique particulier, cette ivresse se pratique surtout en groupe, contrairement à « l'ivresse du littérateur » dont parle Baudelaire. À vrai dire, il existe un sentiment de solidarité entre les buveurs de *L'Assommoir*. Plus que jamais, le boire

---

24. Lionel Benichou. « Quand l'ivresse est prisme du temps », dans Yves Pélicier, *op. cit.*, p. 59.  
 25. *L'Assommoir*. Paris. Éditions Phidal, coll. « Classiques Français », 1993, p. 9.

devient un geste socialement symbolique :

L’ivresse de l’alcoolique classique telle que nous la décrivaient Zola ou Simenon était protestataire et antisociale : c’était une ivresse de revendication et de défi contre l’injustice, les inégalités et la misère. C’était une ivresse à la fois compréhensible et coupable; la violence qui l’animait avait un caractère autodestructeur<sup>26</sup>.

Ainsi Baudelaire et Zola nous présentent deux points de vue différents de l’ivresse. Du moins, deux portraits différents de buveurs. Une question alors se pose. Existe-t-il une ivresse « générale »? Une ivresse aux couleurs multiples et variables? Retrouve-t-on autant de catégories d’ivresses que de buveurs? Cela reste à voir. Chose certaine, l’ivresse n’a pas intéressé que les écrivains français. Ici même au Québec, elle intéressera un certain nombres d’auteurs des dix-neuvième et vingtième siècle, dont Yves Thériault, qui par ses personnages aux prises avec l’alcoolisme, « redécouvre » et dramatise à notre avis la dimension mythique de l’ivresse.

\* \* \*

### **3. L’ivresse dans la littérature québécoise**

L’ivresse au Québec a suscité de très nombreux écrits. Les premiers datent même de l’époque de la Nouvelle-France. Sur cette terre froide, trop souvent inhospitalière, l’eau-de-vie réchauffe les corps ou sert de baume aux coeurs affligés par la solitude, tout

---

26. Lionel Benichou. « Quand l’ivresse est prisme du temps. dans Yves Pélicier. *op. cit.*. p. 78.

en étant d'une importance capitale dans le commerce des fourrures. Plus tard, quand viendra le temps des chantiers, la bouteille devient facilement le seul réconfort après une dure journée de labeur pour le travailleur séparé de sa famille. Un cercle vicieux s'installe à mesure que l'alcoolisme fait des progrès. Les hommes qui reviennent des chantiers au printemps peuvent difficilement se passer du divin breuvage une fois en ville. Les ménages s'appauvissent, la cellule sociale qu'est la famille est en péril, et bientôt c'est la société entière qui est menacée. C'est du moins l'avis de nombreux religieux qui écrivent à foison des pamphlets contre l'alcoolisme au tout début du siècle<sup>27</sup>.

Ces ouvrages sur la tempérance semblent d'autant plus justifiés aux yeux des autorités ecclésiastiques que le Québec est le seul endroit en Amérique du Nord épargné par la prohibition. Il ne faut pas se leurrer, en dépit de la ferveur religieuse du peuple et de l'emprise du clergé sur celui-ci, les Québécois ont un penchant trop marqué pour les fêtes et les célébrations de toutes sortes pour espérer voir l'alcool complètement disparaître de leur vie. Comme les publicités de l'époque le laissent entendre, l'alcool consommé raisonnablement a des vertus médicinales<sup>28</sup>. Mais comme nous en verrons plus

27. Citons à titre d'exemple: Ubald Villeneuve (o.m.i.). *Quelques suggestions pour prêcher la vertu de sobriété*, Québec, Centre Lacordaire Canadien, 1957, 30 p.; Chanoine R.-Ph. SYLVAIN, *Petit manuel anti-alcoolique, dédié à la jeunesse canadienne*, Rimouski, s.ed., 1905, 35 p.; Joseph Pierre BRUTTO, *Ne bois pas d'alcool! Pour être heureux et fort*, Montréal, Librairie Pédagogique, s.d., 31 p.; Clercs de Saint-Viateur, *Quelques vérités sur l'alcoolisme*, Montréal, J.-C. Chaumont, 1939, 88 p.

28. Voir Introduction, page 3, note 2.

loin les raisons, la religion chrétienne, contrairement aux croyances grecques, est d'avis que l'ivresse éloigne l'homme de Dieu. D'où la nécessité d'agir. Non seulement croit-on que la société est en danger, mais ce sont les âmes individuellement qui risquent maintenant la damnation éternelle!

\*

On retrouve dans la littérature du dix-neuvième siècle les mêmes préoccupations concernant l'intempérance. Un des exemples les plus probants est celui des contes de Louis Fréchette, plus spécifiquement les quatre suivants : « Coq Pomerleau », « Tom Caribou », « Le Loup-garou » et « Le diable des Forges<sup>29</sup> ». Fidèles aux conceptions morales et religieuses de l'époque à propos des ivrognes, les buveurs de Fréchette sont le stéréotype même du mauvais chrétien: ils jurent, ils blasphèment, ratent la messe de minuit, dansent tard la nuit jusqu'au dimanche, etc. Ces buveurs sont évidemment des hommes; les contes se déroulent dans des chantiers, dans la forêt ou dans un moulin. Malgré leurs différences, ces récits ont tous des points communs qui permettent d'ébaucher les premiers paramètres de l'imaginaire de l'ivresse dans la littérature québécoise. Paramètres qui seront évidemment précisés dans notre analyse de *Cul-de-Sac.*

---

29. Contes tirés de Louis Fréchette, Paul Stevens et Honoré Beaugrand, *Contes d'autrefois*. Montréal, Éditions Beauchemin, 1946, 274 p.

Parce qu'il n'y a pas une goutte d'alcool sur le chantier et que Tom Caribou empest[e] le rhum à quinze pieds tous les matins que le bon Dieu amè[ne]<sup>30</sup>, on le soupçonne de parler au diable et de courir la chasse-galerie. Quand une messe de minuit est annoncée dans le chantier voisin, Tom Caribou refuse d'accompagner ses camarades. Il préfère rester au chantier pour boire tranquille. S'étant caché une cruche de whisky dans les hautes branches d'un arbre, il s'y rend fréquemment pour y remplir son flacon. À son insu, un ours a choisi d'hiberner dans un trou entre les racines de cet arbre. La nuit de Noël, Tom Caribou, dans son ivresse, renverse de l'alcool qui tombe sur la tête de la bête endormie. Celle-ci se réveille et oblige Tom à rester des heures en haut de l'arbre, lui égratignant les fesses de ses griffes. Ses compagnons viendront le délivrer, mais le pauvre homme, complètement saoul, est convaincu d'avoir été victime du diable. Il redescendra de l'arbre les cheveux blancs et le cœur repenti.

Coq Pomerleau, le buveur du conte du même nom, se compare sur certains points à Tom Caribou. Il boit seul et en cachette dans le canot qui l'amène, lui et ses compagnons, à Bytown. Comme Caribou, son langage regorge de sacres et de jurons. Lors d'une escale, Coq Pomerleau se dispute avec un autre ivrogne, Thomas Brindamour, dit la Grande Tonne. Le lendemain, Brindamour insulte et maudit le jeune Pomerleau. Ce dernier se croit ensorcelé et se saoule à la première escale. Trop agité dans son ivresse, risquant de faire chavirer le canot, Coq et l'un de ses amis sont abandonnés sur la berge de

la rivière. Le lendemain, nos deux compères trouvent un canot et repartent. Mais ils s'imaginent être ensorcelés tous les deux : la rivière coule à contre-courant ! Et leurs compagnons revenus les chercher arrivent du mauvais côté. Mésaventure inexplicable ! Résultat de quelque sorcellerie ou effet de l'alcool ?

Dans le conte intitulé « Le loup-Garou », un meunier et son employé préfèrent rester à l'intérieur de leur moulin à boire et à jouer aux dames plutôt que d'assister à la messe de minuit. Hubert Sauvageau, l'employé de Joachim Crête, n'est pas un homme très pieux, il encourage donc son maître à ne pas quitter le moulin en cette nuit de Noël. Durant la nuit, allant vérifier pourquoi le moulin s'est arrêté, les deux ivrognes se perdent de vue l'espace de quelques minutes. Quand le meunier croit retrouver son employé, il se retrouve face à face avec un loup-garou qu'il réussit à blesser à l'oreille à l'aide d'une fauille, avant de perdre connaissance. À son réveil, deux jours plus tard, Crête s'apercevant que Sauvageau a une oreille fendue comprend l'étendue de la malédiction de son employé ; une vieille croyance veut qu'après une durée de sept ans sans avoir reçu l'absolution, un homme se change en loup-garou. Incapable de recevoir un choc pareil, le vieux meunier meurt dans son lit sur le coup.

C'est toute une bande d'hommes qui abusent d'alcool dans le conte « Le diable des Forges ». En se rendant à leur chantier, Jos Violon et les dix-sept hommes dont il est le responsable, s'arrêtent aux Forges du Saint-Maurice à l'auberge du père Carillon. Tous dansent et boivent en ce samedi soir, même passé minuit, donc le dimanche, Jour du

Seigneur, ce qui est péché. Le lendemain les dix-huit travailleurs repartent. Jos Violon les compte pour s'assurer que personne ne manque à l'appel. Malheureusement, il en manque un : ils ne sont que dix-sept. Après avoir recherché le disparu en vain, ils rembarquent dans leurs trois canots. Comme chaque canot comprend six hommes et que chaque canot est rempli à pleine capacité, ils sont bel et bien dix-huit. Nul ne peut dire qui était absent un moment plus tôt. À l'arrêt suivant, même scénario. Ils ne sont plus que dix-sept. Quand vient l'heure de repartir, après avoir bu quelque peu, il va de soi, ils sont de nouveau dix-huit rameurs, ce mystère se poursuivra tout au long du voyage. Une fois arrivé à destination et avant de rejoindre son supérieur, Jos Violon compte une dernière fois ses hommes. Dix-sept. Il annonce donc au foreman qu'il manque un gars. Celui-ci les compte. Dix-huit. Prenant Jos Violon pour un mauvais blagueur, le patron refuse de requérir ses services pour une affaire qui fera sa fortune quelques mois plus tard. Tout cela parce que Jos Violon était trop ivre pour penser à se compter lui-même chaque fois qu'il mettait pied à terre.

\*

En conclusion, ce qui retient l'attention dans ces contes, c'est d'abord la conviction profonde des personnages que leurs hallucinations sont réelles et ne sont aucunement reliées à leur ivresse. Ils refusent d'admettre que l'alcool puisse affecter leur jugement et leur faculté de raisonnement. Tom Caribou, par exemple, est convaincu d'avoir été pourchassé par le diable. Ensuite, leur manque d'assiduité dans leurs pratiques religieuses. Non seulement négligent-ils le culte, mais ils utilisent un langage abusif,

rempli de sacres et de blasphèmes. Celui qui sacre, par définition, ne craint pas la colère de Dieu, ni la mort, ni le temps. Les ivrognes de ces contes pensent peut-être comme le suppose Nahoum-Grappe que :

La mort inéluctable est la véritable raison de boire [...] Qu'importent la durée et la mort inéluctable, lorsque je bois [...] Le boire enivrant calme l'anticipation anxieuse du pire. Un de ses rôles, le plus communément perçu, consiste en partie à rendre supportable les diverses menaces qui pèsent sur le sujet sobre, et dont la prévision permanente nourrit « l'air du temps » [...] L'ivresse noie les appréhensions de ce qui peut advenir, mort, maladie ; y compris celle qui pèse sur le boire démesuré<sup>31</sup>.

La soif des ivrognes est un vide qu'ils doivent remplir. Elle est une quête spirituelle. Après leurs beuveries, une fois dégrisés, tous les buveurs des contes expient symboliquement leur faute et effectuent un retour vers Dieu. L'alcool fait passer le buveur d'un état initial négatif à un état final positif : c'est-à-dire conforme aux valeurs ou aux pratiques sociales prônées par sa société. C'est pourquoi l'alcool ne leur semble plus par la suite aussi nécessaire. Autrement dit, le buveur mis en scène dans le conte québécois consommerait de l'alcool pour combler l'absence de Dieu dans sa vie... Si nous ne pouvons pour l'instant démontrer véritablement l'effet de cette absence ou ce manque de Dieu dans l'âme du buveur, le style métaphorique des contes nous montre bien comment le corps du buveur est présenté comme un gouffre sans fond<sup>32</sup> : le corps est sans doute lui aussi une métaphore de la vie spirituelle.

---

31. *La Culture de l'ivresse*, p.147, 149

32. Mentionnons à titre d'exemple les expressions suivantes : « Saoûls comme des barriques », « se rincer le dalot », « se mettre quelque chose dans le collet ».

## CHAPITRE II

### L'IVRESSE DANS *CUL-DE-SAC*

« Le risque d'alcoolisme, la menace d'une déchéance, ne peut frapper que celui qui est à jeun, sobre, prêt à considérer et à construire un avenir le long d'un temps linéaire et dirigé vers le futur. Le buveur est ailleurs et le Boire lui offre mieux qu'un avenir, le corps présent du monde matériel, à enfanter ».

Véronique Nahoum-Grappe  
*Histoire et anthropologie du Boire en France*<sup>1</sup>

#### 1. La première ivresse

*Cul-de-Sac* raconte l'histoire d'un jeune ingénieur talentueux, qui découvre un jour que sa vie lui a été toute tracée d'avance par son père et sa famille. S'apercevant qu'il s'est toujours contenté d'exister plutôt que de vivre, se sentant à la fois prisonnier d'un désert et sur le bord d'un abîme, Victor Debreaux meuble peu à peu sa solitude en s'adonnant à la bouteille. Devenu alcoolique quelques années plus tard et ayant perdu son emploi, son père lui fait suivre avec succès une cure de désintoxication. Après dix ans de sobriété, Debreaux semble avoir trouvé un sens à sa vie en découvrant l'amour. Malheureusement la femme qu'il aime meurt dans un accident de la route et c'est de

---

1. *De l'ivresse à l'alcoolisme: études ethnopsychanalytiques...* p. 167.

nouveau la descente aux enfers. Redécouvrant l'alcool pour noyer sa peine, il commet quelques erreurs stupides qui lui font perdre de nouveau son emploi et l'obligent à accepter du travail dans le Grand Nord pour un salaire ridicule, sous les ordres d'un ingénieur plus jeune que lui. Un jour, alors qu'il s'est éloigné du chantier pour boire en paix, il tombe au fond d'un précipice. Blessé au dos et ayant de plus une fracture ouverte à la jambe, Debreux est incapable de bouger. Il ne peut même pas atteindre le flacon de whisky enfoui dans sa poche de manteau; plus encore, il est incapable de se défendre contre l'épervier planant en cercle au-dessus de lui et qui descend parfois pour lui manger des morceaux de chair fraîche à même la jambe. Survivant malgré tout à cette dernière mésaventure, Debreux apprend que son foie est mortellement atteint par toutes ces longues années de surconsommation d'alcool et qu'il ne lui reste que six mois à vivre. À sa sortie d'hôpital, il se rendra immédiatement dans un bar. Jamais il n'aura réussi à étancher la soif qu'il éprouve tant dans son corps que dans son âme.

\*

Notre hypothèse est qu'en fait, l'alcoolisme du buveur de notre littérature québécoise<sup>2</sup> — et c'est à notre avis le cas de Victor Debreux — cache un autre genre de soif : celle de la vérité, de la connaissance, voire encore de la spiritualité. En quête de son « être », et tel tout alcoolique, dont l'expression populaire dit qu' « il boit comme un trou », Victor Debreux ressent de façon plus marquée que ses concitoyens, le vide inhérent à son existence humaine. L'ivresse est donc pour lui un moyen d'échapper au

---

2. Citons, à titre d'exemple, Tom Caribou, Eucharistic Moisan, Alexis, le Survenant, etc..

destin qui l'écrase (c'est-à-dire à la domination de son père), un moyen aussi de descendre en lui-même, de voir l'univers sous un autre jour et, si possible, d'entrevoir, l'espace d'un instant, qu'il tentera toujours de retrouver par la suite, la douce lumière de la félicité :

Connaître le portail, franchir le seuil, passer du monde ambiant à mon monde à moi, coloré, habité de mes créatures; mon sommeil à moi, trou noir et doux où me laisser glisser insensiblement. Réparation de tout dommage, état d'invulnérabilité...<sup>3</sup>.

C'est donc à partir de cette quête du buveur, de son cheminement narratif à travers l'alcool, que nous fonderons notre analyse de *Cul-de-Sac*. Voir comment le romancier a transposé à travers les actions narratives de ses personnages et les lieux romanesques que ceux-ci fréquentent, les multiples facettes de l'ivresse. De fait, plus que le corps, c'est l'âme de Victor Debreux qui a soif. Son alcoolisme masque en somme un vaste questionnement existentiel, dont une partie des réponses ne pourraient se trouver qu'au travers le brouillard de l'ivresse. Cet alcoolisme « existentiel<sup>4</sup> » serait une réponse à une vie manquée, tracée suivant les ornières de la tradition :

Nous n'étions pas la famille aux extrêmes. Notre juste milieu se contentait de banalité. Banalité en amour, en art, en vie courante, en ambitions. Tu seras ingénieur, il sera commerçant, elle sera religieuse, il sera médecin, celui-là nous apporte de grandes consolations: il sera prêtre<sup>5</sup>.

\*

---

3. *Cul-de-Sac*, p. 32.

4. En fait, la soif de Debreux est symbolique: inconsciemment, il effectue, pour reprendre le langage de Freud, les condensations métaphoriques et les déplacements métonymiques nécessaires à la représentation symbolique de ses désirs. L'alcool est donc pour lui le processus métaphorisant de sa quête. Nous y reviendrons au chapitre IV.

5. *Cul-de-Sac*, p. 18.

L'époque dont se remémore Debreux au fond de la crevasse est celle de ses vingt ans. Il revit en quelque sorte une à une les étapes d'une vie misérable. Son talent pour les mathématiques avait permis à sa famille, sous les conseils de son oncle, de l'envoyer étudier en génie civil à la Polytechnique. Quand il quitte l'Estrie pour s'installer à Montréal, le jeune Victor ne découvre pas la liberté pour autant. Madame Marceau, sa logeuse, se substitue à l'autorité parentale. Notre « héros » commence donc sa vie d'adulte dans un espace relativement clos, où l'idée même de l'indépendance ne fait vraiment pas partie de ses préoccupations :

Madame Marceau créait constamment autour d'elle une atmosphère de nid. On la sentait contre soi, au-dessus de soi, derrière aussi, épiant, devinant, observant. [...] J'ai habité sa maison durant les mois scolaires et je retournais chez moi pour les vacances. Je remplaçais un nid par l'autre. Dans le mien, les oiseaux savaient voler mais ne volaient pas. Chez madame Marceau de la rue Saint-Hubert, il nous aurait été interdit même de savoir voler. Je crois que cette dame eût éprouvé un grand chagrin si l'un de nous avait déclaré, une fois, et résolument : « Je suis un homme<sup>6</sup> ».

C'est au Club Saint-Denis, endroit que ses patrons lui ont « suggéré » de fréquenter, que Debreux est quelques années plus tard ironiquement confronté à sa médiocrité existentielle. Apostrophé par un homme ivre qui lui offre un verre, Debreux refuse fermement de boire avec cet inconnu, qui se fait alors insistant et s'agrippe à sa manche de veston. Mais c'est par ses paroles que l'alcoolique parvient à retenir l'attention du jeune ingénieur. « *Tu es vide*<sup>7</sup> », lui dit-il. Cette déclaration-choc

---

6. *Ibid.*, p. 25.

7. *Ibid.*, p. 63.

bouleverse Debreux à un point tel, qu'il prend, ce soir-là, la première cuite de sa vie. C'est le début de son alcoolisme.

Le monologue de son interlocuteur l'empêche de partir. Les mots de cet homme, un dénommé Bertrand Husmer, qui semble le connaître mieux que lui-même, le troublent profondément.

Je suis persuadé qu'en mon subconscient j'avais longtemps cherché une réponse à ma question; qu'il existait pour moi une sorte de noir où j'errais à tâtons et que dès les premiers mots de cet inconnu, je sentis qu'il m'offrait, lui, la formule que je cherchais et qui pouvait expliquer la sorte de tranquille désespérance qui avait été mienne depuis l'adolescence<sup>8</sup>.

Puis l'homme du bar lui confie, nullement en guise de consolation — faut-il le préciser — qu'il est lui aussi vide, comme des milliers d'autres. Que ce vide donne le vertige et qu'il boit pour combler ce vide<sup>9</sup>. L'inconnu lui parle aussi de l'amour. Pas celui qui unit l'homme à la femme, cet amour « fait de sexualité animale autant que de raison<sup>10</sup> », mais de cet amour grandiose de l'être envers la vie et la nature. Aimer pour « n'être pas vide<sup>11</sup> ». Il faut confronter son abîme, poursuit l'homme, sinon, c'est le désert. Ici encore, l'image est frappante : le désert implique la soif. Prenant des allures de prophète, Husmer lui annonce les couleurs que prendront sa vie, s'il ne prend pas la peine de se ressaisir.

---

8. *Ibid.*, p. 64.

9. On retrouve encore ici la figure métaphorique du corps comme contenant.

10. *Ibid.*, p. 66.

11. *Ibid.*, p. 67.

— Mais marche, espèce de lâche, ne reste pas debout au milieu de ton désert, immobile, apeuré. Marche! À force de marcher tu te trouveras au bord de ton abîme! Et si tu es épouvanté par le vide, de deux choses, l'une: ou tu combattras jusqu'à conquérir le vide, ou tu tomberas.

Il embrassa d'un geste toutes les bouteilles rangées derrière le bar.

— Tu boiras par peur, par lâcheté, par le besoin de ne plus avoir le vertige, par peur de tomber dans ton propre vide<sup>12</sup>!

Ce que l'inconnu propose à Debreux est un scénario possible, une éventualité probable. En fait, cette soirée de la première ivresse va déboucher sur une vie entière d'alcoolisme, sur une longue beuverie sans fin. Les prémisses du roman sont posées : nous avons un homme qui prend conscience de la banalité de sa vie, et qui, plutôt que de se libérer de ses chaînes, va opter pour la dangereuse bouteille. Mais cette fuite, dont certains des effets pervers ont déjà été présenté à Debreux par le personnage de Husmer, cache une quête, dont voici le scénario. C'est ce que nous tenterons maintenant de prouver.

\* \* \*

## 2. Les scénarios romanesques de l'enivrement

L'ivresse implique une suite d'éléments socialement « attendus ». Par exemple, il

---

12. *Ibid.*, p. 68.

est fort prévisible qu'un homme qui a bu de façon immoderée éprouve de la difficulté à articuler ou à maintenir son équilibre. On s'attend également à ce que son nez ou ses joues rougissent et que son haleine empeste l'alcool. Ces attentes, dont la liste n'est nullement exhaustive, sont devenues des stéréotypes qui forment ce que Nahoum-Grappe appelle le scénario de l'ivresse<sup>13</sup>.

Thériault ne se démarque pas réellement de ses prédécesseurs en mettant en scène les beuveries de Debreux. D'un point de vue strictement descriptif, nous pouvons dire qu'il reproduit assez fidèlement le scénario typique de l'ivresse. Ce qui est attendu dans ce scénario, se répartit en trois phases distinctes, connues comme les trois moments du boire<sup>14</sup>. Débutant tout d'abord avec *la scène*, ou *l'inauguration*, ce premier moment constitue le contexte de l'enivrement, suivi ensuite par le moment des *idées irrésistibles*, pour se terminer finalement par le *mouvement entropique des désordres au sommeil*.

Le premier moment du boire, *l'inauguration*, situe le contexte de l'enivrement en donnant généralement quelques indications sur la suite des choses à venir. D'abord la scène de l'enivrement, le Club Saint-Denis, où il est culturellement permis de consommer de l'alcool. Il s'agit d'un lieu où l'on va boire entre amis ou seul, et où l'on a une certaine indication de la démesure. Assis au bar, Debreux peut voir les nombreuses bouteilles rangées les unes contre les autres. Nous retrouvons ce moment également dans le conte

13. *La Culture de l'ivresse*, p. 45.

14. On peut constater en effet que les trois moments du boire se retrouvent également dans la plupart des récits qui mettent en scène des buveurs. Ils sont autant **d'invariants** susceptibles d'enclencher, de faire progresser ou de clore la quête du buveur.

« Tom Caribou» de Louis Fréchette, dont nous avons rappelé le récit dans le premier chapitre. À l'instar de Tom Caribou qui s'isole de ses compagnons de chantier pour boire un coup, Debreux accomplit son premier moment du boire. C'est l'étape de l'*inauguration*. Puis survient le deuxième moment du boir : celui des *idées irrésistibles*. Suivant Nahoum-Grappe, cet invariant est le contraire de la réflexion : « L'envie et sa réalisation vont ensemble<sup>15</sup> », soutient-elle. La patience ne figure pas parmi les vertus du buveur ivre. Debreux écoute parler l'inconnu, accepte un premier verre, puis un deuxième et le cycle se poursuit... Tel encore Tom Caribou, sa soif est insatiable. Irrévocablement, le boire démesuré fait son oeuvre. Le buveur entre alors dans le dernier moment du boire : *le mouvement entropique des désordres menant au sommeil*. Debreux ira non seulement dormir après sa toute première beuverie, mais il ne parviendra même pas à se rappeler comment il est rentré chez lui<sup>16</sup>. Tom Caribou avait subi la même entropie, une fois redescendu de l'arbre et remis quelque peu, il se rend compte que ses cheveux sont devenu blancs. Résultat de l'intensité de sa frayeur ou sortilège quelconque? Quoi qu'il en soit, cette mésaventure l'amène à se repentir de son vice et à préparer son âme pour son dernier sommeil...

\*

Si ces trois premiers moments du boire sont facilement repérables lors du premier contact du personnage avec l'ivresse, les autres scènes d'ivresse ne sont pas aussi

---

15. *La Culture de l'ivresse*, p. 85.

16. *Cul-de-Sac*, p.71.

clairement découpées. En fait, l'originalité narrative de Thériault fait en sorte que les trois moments du boire dépassent le simple cadre d'une ivresse circonstancielle; elle renvoie ni plus ni moins à la structure profonde du roman tout entier. Le lecteur n'assiste pas seulement aux moments du boire, mais aussi aux étapes d'une vie passée dans l'alcoolisme. Nous pourrions dire que la première beuverie au Club Saint-Denis forme la scène de l'*inauguration* d'« une histoire de vie ». Que cette « vie d'alcoolique » forme le deuxième moment du scénario de l'ivresse, celui des *idées irrésistibles*. Or, ce deuxième moment est aussi entrecoupé d'un interlude qui comprend l'arrivée de Fabienne et la découverte de l'amour. Il s'agit en quelque sorte d'un autre « type d'ivresse » qui remplace pour un certain temps son désir de boire. Enfin, avec sa sortie de l'hôpital à la fin de roman, Debreux amorce sa phase finale : c'est-à-dire sa marche vers la mort symboliquement considérée comme le sommeil éternel (voir tableau I ).

TABLEAU I LES SCÉNARIOS DE L'IVRESSE DANS <i>CUL-DE-SAC</i>			
INVARIANTS	DE L'IVRESSE	<i>CUL-DE-SAC</i>	
		STRUCTURES DE SURFACE	STRUCTURES PROFONDES
PREMIER MOUVEMENT	l'inauguration	la scène au club Saint-Denis	la rencontre avec Bertrand Husmer
DEUXIÈME MOUVEMENT	les idées irrésistibles	la beuverie de Debreux	l'« Histoire de vie » de Debreux
TROISIÈME MOUVEMENT	le mouvement entropique des désordres au sommeil	le sommeil de Debreux après son retour chez lui	la sortie de l'hôpital et la mort de Debreux

\*

Suite à la nouvelle de la mort de Fabienne, Debreux rechute dans son alcoolisme qui prendra cette fois des allures irréversibles.

Après le barrage au Pakistan, j'ai construit une route à Bornéo. Selon mes nouveaux barèmes: travail acharné le jour, beuverie la nuit. Il ne fallut pas si long en temps des hommes que je n'en vienne à boire aussi pendant le jour<sup>17</sup>.

On ne saurait trop insister sur ce passage en apparence anodin. Thériault fait franchir un « interdit » social à son personnage en le faisant boire même le jour. S'il est entendu que le boire démesuré et l'alcoolisme ne sont pas moralement acceptables, il est en général culturellement toléré que l'ivresse ait lieu le soir, ou mieux, la nuit. Cette règle faisant implicitement partie du scénario préétabli<sup>18</sup>.

La ruse du champ social est de faire du décor nocturne l'espace permis de l'enivrement provisoire. La nuit est intensément identifiable, le temps et les paroles, les dépenses et les consommations, ne s'y comptent plus de la même manière que le jour. Le temps élastique et fondu de l'annihilation nocturne est donc le cadre « naturel » de l'ivresse — « naturel », c'est à dire culturellement investi comme tel. [...] Mais la nuit accentue un autre aspect de ce qui se joue dans l'ivresse: une exploration de l'espace intime, une façon de se donner les moyens de mieux se poser les questions [...] Si l'espace social de la nuit est déjà une expérience de l'altérité — le sujet n'y est plus tout à fait le même qu'en plein jour —, l'ivresse qui y trouve son cadre d'élection est encore plus intensément une expérimentation de soi<sup>19</sup>.

En buvant le jour, Debreux se marginalise davantage. Non seulement devient-il aux yeux de la société qui l'entoure un alcoolique, mais il est également perçu comme

17. *Ibid.*, p. 141-142.

18. Comme l'affirme Nahoum-Grappe : « [...] Il n'y a nulle interdiction au « boire matinal », mais plutôt une connivence sur la sobriété de ce premier moment du jour, qui n'est donc pas un cadre privilégié des scènes d'enivrement même si quelquesfois, comme le jeune poète rebelle et désenclavé (Rimbaud), le sujet choisit aussi de boire le matin » (*La Culture de l'ivresse*, p. 97). Il faut également noter l'allusion de Debreux au « temps des hommes ». Comme si en apportant cette précision, notre narrateur-buveur indiquait implicitement qu'il appartient désormais à une autre « sphère temporelle », où le passage du temps n'a plus la même signification.

19. *La Culture de l'ivresse*, p. 100-101, 103.

quelqu'un d'entièrement irresponsable. L'accident qui survient sur l'un des chantiers où il travaille confirme l'opinion que ses patrons avaient de lui. Nous assistons à partir de ce moment à la déchéance « professionnelle » de l'ingénieur. Parallèlement, au plan plus personnel, Debreux rejette les valeurs qui lui ont été inculquées. Il devient impatient, insouciant; son unique préoccupation devient celle de boire

Même lorsqu'il entreprend un bref interlude de sobriété et se fait pardonner « son vice » par son père à la sortie du sanatorium, Debreux reste un « exclu ». Son penchant pour l'alcool, suivi de sa longue cure de désintoxication, lui ont davantage ouvert les yeux sur le cadre restreint que lui imposait sa famille à travers des règles strictes de convenance plus ou moins tyranniques. Victor n'a pas si tôt terminé sa cure que son père lui a déjà préparé un plan d'avenir, ne laissant à nouveau aucune chance à son fils de se prendre en main. Non seulement ne peut-il faire preuve d'autonomie, mais l'accès à la maison familiale lui est implicitement défendu, et ce, pour éviter que sa présence dans le voisinage de la famille ne réalimente les médisances sur son compte. Quand Victor réplique quelque peu insolemment à la décision de son père, plus qu'habitué à se faire obéir sans discussion, il s'aperçoit bien que sa situation depuis sa descente dans l'alcool a complètement changé. Même sobre, Debreux est un homme qui a bu. Et qui a bu boira! Debreux représente toujours un risque potentiel à l'harmonie familiale et l'équilibre social.

J'étais un rouage fou, je n'obéissais plus depuis deux ans aux impulsions premières. Le ressort ne savait plus trop comment appliquer sa force pour que je reprenne le rythme<sup>20</sup>.

---

20. *Cul-de-Sac*, p. 92.

Il faut comprendre que l'alcoolique ne dérange pas seulement parce qu'il met en péril le bien-être de la communauté, mais qu'il inquiète surtout par son imprévisibilité. On ne saurait suffisamment insister sur cette caractéristique fondamentale. Le buveur est un type dangereux parce qu'il occupe rapidement trop d'espace. Que ce soit l'exubérant buveur de taverne, ou l'alcoolique qui expérimente de façon plus intérieure son ivresse, ces deux types ont un rapport particulier à l'espace. On s'attend du premier à ce qu'il parle haut et fort, sans discernement, on craint qu'il ne bouscule tout le monde en essayant d'enchaîner quelque pas, on s'attend toujours à ce qu'il s'affale sur le sol ou ne fasse un scandale. Ce type de buveur ivre, s'il attire les regards des gens sobres, se fondera pourtant dans une meute d'ivrognes. Le second type d'alcoolique, s'il n'est peut-être pas aussi facilement repérable que le premier, n'en attire pas moins la curiosité des témoins de sa beauverie, quand il y en a. Il suscite tout un questionnement quant à ses raisons de boire et sur ce qui peut hanter ses pensées. Son air taciturne, sa main agrippée à son verre et son regard vitreux posée sur les nombreuses bouteilles vides éparpillées devant lui, son absence « virtuelle » par rapport à l'environnement qui l'entoure, sont tous des détails significatifs troublants pour l'homme sobre. C'est donc en fonction de sa différence que le buveur se marginalisera dans un espace donné. Encore une fois, cette différence est fondée sur une liste de comportements attendus, érigés en stéréotypes et qui font parties du scénario de l'ivresse. Ou plutôt d'un scénario — possible — de l'ivresse.

Le part d'imprévisibilité dont nous parlions précédemment et qui est inhérente au scénario de l'ivresse, est le principal obstacle à toute tentative d'élaboration de grilles d'analyse précises du phénomène. Aussi la prudence est-elle de mise. Vouloir comprendre entièrement l'ivresse, c'est également vouloir comprendre ni plus ni moins la nature humaine. C'est en quelque sorte accompagner l'ivrogne lui-même dans sa quête d'ivresse. En ce sens, Debreux lui-même n'est pas éloigné de nos interrogations lorsqu'il prend conscience de la nécessité d'appréhender son périple personnel :

Il faudrait établir l'horaire de mon alcoolisme. En savoir préciser le début, fixer dans le temps l'instant précis où je suis passé d'un état normal à l'autre, celui d'aujourd'hui. Mon drame, ma mesure d'homme<sup>21</sup>.

Mais identifier le moment exact de la déchéance peut-elle faciliter la compréhension de celle-ci? Il n'est pas question ici de l'apparition d'une tumeur cancéreuse! Il faudrait que Debreux se demande toutefois si cette déchéance n'était pas de toute façon inévitable. L'ingénieur n'ignore pas qu'il a un sérieux problème d'alcool; ses parents, de même que ses patrons le lui rappellent à maintes reprises au cours de sa vie. Mais un jour Debreux ne les écoute plus, incapable d'ailleurs de se raisonner et de briser sa dépendance. Dans quel but d'ailleurs ? Dans l'ivresse, les discours moralisateurs sur les bienfaits de la tempérance, aussi légitimes soient-ils, sont superflus, comme le note Nahoum-Grappe :

La notion de bonne mesure semble fonctionner comme un garde-fou impraticable, une prescription nécessaire dont la mise en oeuvre concrète n'est jamais proposée. Le seuil de l'ivresse n'est jamais signalé, elle commence avec le Boire: l'excès n'est perçu qu'après,

---

21. *Ibid.*, p. 54.

démontré par l'effet d'ivresse. La notion de mesure est toujours une utopie rétrospective<sup>22</sup>.

Non seulement les admonestations de ses proches n'auront aucun effet sur la conduite de Debreux, mais il se mettra à boire en cachette pour éviter les sempiternelles remontrances. C'est alors que se produira au plan de la symbolique, quelque chose de particulier. Nous aurons maintenant droit à des ivresses se déroulant en pleine nature, loin des bars et des yeux de la ville.

\* \* \*

### 3. L'alcoolisme existentiel

L'anti-héros alcoolique n'est-il atteint que d'une vulgaire maladie? Son regard effaré d'ivrogne, perdu dans le fond de son verre qui se vide toujours trop vite, exprime-t-il autre chose qu'une méditation sur sa solitude? Son alcoolisme est-il une réponse à son mal de vivre? Autrement dit, l'« alcoolique existentiel » est-il davantage mis au ban des siens que l'« alcoolique jovial » qui, au milieu d'un cocktail ou d'une réunion sociale, attire sur lui l'attention des autres par ses fredaines tout à fait déplacées? Les normes de conduite sont-elles les mêmes pour lui que pour l'autre? Il semble que la communication de son drame intime dérange davantage que les propos grivois du buveur jovial. Si l'ivrogne en général n'est jamais à l'abri des regards, l'alcoolique existentiel s'attire très souvent le mépris de ses semblables, et ce, même à la taverne ou au club, où le degré de tolérance est pourtant nécessairement plus élevé. Est-ce sans doute pour cette raison qu'il s'isole davantage? Voilà la question. Toujours est-il que quelques écrivains, et parmi les

---

22. « Histoire et anthropologie du Boire en France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *De l'ivresse à l'alcoolisme: études ethnopsychanalytiques*, p. 136. (C'est nous qui soulignons).

nôtres, Louis Fréchette et Yves Thériault, ont eu l'originalité de placer leurs buveurs dans des lieux plus naturels que sociologiques, voire en pleine nature (en montagne, en forêt, sur une rivière...). Le décor sauvage de leurs beuveries amplifie de façon très révélatrice la crise existentielle qu'ils ne peuvent supporter...

C'est notamment le cas du narrateur de *Cul-de-Sac*. Le Grand Nord où Debreux va construire des barrages n'est pas qu'une simple toile de fond. C'est en ce lieu qu'il va se détourner de ses problèmes en se livrant corps et âme au travail. N'ayant pu terminer sa quête d'identité, incapable surtout de définir clairement son « être », il se réfugie dans le « faire ». Ingénieur talentueux, il parvient donc pendant une période de sa vie à échapper à ses angoisses en atteignant une certaine notoriété professionnelle. Ses travaux l'amèneront à construire des ponts, des barrages dans les plus lointaines contrées sauvages, dans la jungle, qu'il déteste parce qu' « On n'y connaît pas la solitude. Tout vit, tout bruit, tout croît<sup>23</sup> », mais aussi dans le Grand Nord, qui lui inspire toutefois d'autres sentiments.

J'ai aimé ce pays chaque fois que j'y suis venu. Je l'ai aimé parce qu'il savait je ne sais trop comment ni pourquoi, me combler, m'emplir l'âme. Il me rassurait. Ici, mon vide était parfois moins vide, et ce qui en restait alors rendait des échos bizarrement tendres. Ses déchaînements ne me rebutaient point. Il me semblait qu'ils étaient faits à ma mesure à moi, si imprécise qu'elle fût<sup>24</sup>.

Ainsi Debreux préfère le Grand Nord, où la solitude y est plus facile. Il désire être à l'écart du bruit et surtout loin des autres. Il raconte même s'être volontairement

---

23. *Cul-de-Sac*, p. 50.

24. *Ibid.*, p. 50.

« perdu » dans la forêt, pour retrouver ensuite son chemin grâce aux étoiles, après avoir suffisamment profité de son isolement<sup>25</sup>. Si cette solitude lui permet d'échapper au monde social, celui qui gouverne et sanctionne les actes humains, elle n'en fait pas pour autant un homme libre. Debreux a beau se sentir comblé ou rassuré de ses craintes obscures, il ne se prive pas pour autant de boire. Autrement dit, le buveur, aussi reclus soit-il, ne peut échapper à au moins un jugement : celui de sa conscience. Intérieurement, l'ingénieur ne peut de lui-même identifier clairement ce qui manque à sa plénitude. Plus il pousse son introspection, moins il trouve de réponse satisfaisante au gouffre dans lequel il s'enfonce. Sa frustration est attisée davantage, et par conséquent, son désir de boire :

J'avais découvert qu'en buvant sec et sans interruption, mon désert se peuplait et je n'avais plus besoin de marcher jusqu'à l'abîme<sup>26</sup>.

Cet abîme vers lequel il ne veut plus marcher, reflète bien l'aspect le plus problématique de son alcoolisme. Debreux ne peut supporter la vie dans ce qu'elle a d'impondérable. Habitué dès son jeune âge à être encadré, voire dirigé par l'autorité (qu'elle soit familiale, sociale ou autre), le buveur de Thériault est incapable de s'abandonner à sa nature, à son être. Ce qui a inévitablement des répercussions sur sa vie

25. Selon Hervé Chatlain, l'isolement est rarement un acte gratuit : « Depuis l'origine du monde, il existe des individus de caractère introspectifs, qui veulent une situation propice à la réflexion. Comme l'a dit Omar Khayyam, « The thoughtful mind to solitude retires ». Dans la Bible, nous trouvons certains personnages qui se détachent du groupe pour être seuls, au moins pendant le temps qu'il leur faut pour réfléchir sur le but de leur vie, pour éprouver une renaissance d'esprit, et surtout pour pouvoir communiquer avec Dieu. Par exemple, Moïse s'est retiré volontairement sur le Mont Sinaï pendant quarante jours et quarante nuits; Mohammed aussi a subi un isolement volontaire, même le Christ s'est retiré pour méditer et réfléchir. L'existence des ermites, des gens cloîtrés dans les monastères atteste ce besoin d'être seul pour se rapprocher de Dieu ». (« L'Isolation et la solitude dans les romans de Yves Thériault », Saskatoon, Université de Saskatchewan, mémoire de maîtrise, 1973, p.138-139).

26. *Cul-de-Sac*, p. 74.

« publique ». Qu'on pense notamment à ses fréquentations avec Yvonne, qui se terminent par un échec auquel il assiste amorphe, dans une indifférence complète. En fait selon Maurice Émond, le buveur de Cul-de-Sac craint l'amour :

L'homme thériauisien refusait la femme parce qu'il craignait l'amour. Mais cette crainte s'était rarement manifestée dans une lutte personnelle contre la femme. Elle s'exprimait presque toujours dans le combat contre la bête et la nature elle-même. [...] Sa peur de l'amour l'opposait à tout ordre établi qui exigeait respect et dépendance. Ce refus des valeurs de la femme et de la nature ne pouvait qu'entretenir en lui, en même temps qu'un vide profond, un sentiment d'angoisse intolérable. Et pour échapper à cette angoisse il devait agir, lutter, se lancer à la conquête du monde. [...] Aux exigences de la nature, [Debreux] substituait les siennes, créait ses lois et édifiait son univers où il se voulait le roi, le maître incontesté, l'ordonnateur suprême. Mais il se débattait en vain, mû par une ambition stérile qui l'a conduit à sa propre perte. S'il veut accéder maintenant à une liberté rentable, il devra assumer sans crainte le long apprentissage de l'amour<sup>27</sup>.

Hélas Debreux ne découvrira l'amour dans les bras de Fabienne que d'une façon éphémère. Il ne bénéficiera pas de suffisamment de temps pour approfondir ses connaissances sur les responsabilités qu'implique cette émotion nouvelle. Il vivra donc son expérience dans une exaltation totale, sans avoir le temps de connaître la moindre déception, sans avoir le temps de revenir sur terre. La réalité le rattraperà fatalement, puisque Fabienne périra peu de temps après leur rencontre dans un accident d'automobile, alors qu'il est au Pakistan.

\*

---

27. Maurice Émond. *Yves Thériault et le combat de l'homme*. Montréal. Hurtubise HMH. 1973. p. 82-83.

Évidemment, il y aurait plusieurs similarités à observer entre l'ivresse procurée par l'amour et celle que procure l'alcool. Émond les résume toutes deux à une fuite, pure et simple :

Boire avait été une fuite; travailler aussi, mais la véritable fuite ce fut bien son amour pour Fabienne. Il découvrait subitement l'ivresse par excellence. Grâce à Fabienne, il pouvait échapper à son vide et rejoindre en elle tous ses rêves cachés. La femme devenait évasion<sup>28</sup>.

L'ivresse amoureuse de Debreux est en fait un bref interlude entre les deux périodes d'intempérance qu'il traverse. Mais c'est un interlude qui a toute la signification d'un événement narratif majeur. Sa fin tragique, causée par la mort de Fabienne, replonge Debreux dans un alcoolisme désespérément plus profond. Curieusement la personnalité de Fabienne rappelle d'une certaine manière celle de Bertrand Husmer. Quand Victor réfléchit en effet sur son amour pour Fabienne, ce sont les paroles d'Husmer qui lui reviennent en mémoire : « Les hommes fuient les amours sublimes<sup>29</sup>... ».

Mon amour pour Fabienne, fait de sensualité, oui, et de raison aussi. Il était sublime et il ne me faisait pas peur. L'inconnu avait donc tort<sup>30</sup>?

Fabienne est une travailleuse sociale dotée d'une âme de missionnaire. Quand, les larmes aux yeux, elle parle à Debreux de la misère du monde, de ses efforts personnels pour sauver cette humanité qu'elle aime tant, mais aussi de son impuissance à trouver des solutions définitives aux différents problèmes sociaux, elle exerce sur Debreux une

28. *Ibid.*, p. 74.

29. *Cul-de-Sac*, p. 66.

30. *Ibid.*, p. 106.

fascination entremêlée d'un malaise qui le ramène au tout début de son calvaire, au club Saint-Denis.

Tout cela créait en moi une étrange angoisse. Je sentais venir des mots qui me rappelleraient ce soir de janvier, ce soir bizarre, inoubliable<sup>31</sup>.

Le sentiment d'impuissance de Fabienne face à la souffrance du monde, n'est donc pas éloigné des préoccupations existentielles de Debreux. Quand Husmer lui fait comprendre les problèmes auxquels il aura à faire face pour affronter le vide de son existence, il faut voir dans les interrogations des deux hommes, et par analogie dans celles de Fabienne, les symptômes d'une crise existentielle perpétuelle. Un manque de vision, une profonde insatisfaction face à leur vie et leur être, voilà les deux sources du vide existentiel qui frappe aussi bien Fabienne que Debreux et Husmer.

La délivrance, le réconfort ou l'état de grâce que recherchent ces personnages, soit à travers l'altruisme, l'alcool ou l'amour, sont autant de tentatives vouées à l'échec. Ils utilisent tous des « béquilles » au lieu de réapprendre à marcher. Debreux lui-même en fait l'aveu lorsqu'il apprend la fin tragique de sa bien-aimée :

Désormais je serai seul. Comment pouvais-je avoir la force de continuer, moi qui n'avais même pas su inventer ce qui me ferait homme? [...] Il n'y avait qu'une chose. Une chose à laquelle je suis allé par une sorte d'instinct plus fort que tout, la délivrance.  
— Barman, un double whisky<sup>32</sup>!

---

31. *Ibid.*, p. 109.

32. *Ibid.*, p. 133.

Ce retour vers l'alcool sera cette fois fatal pour Victor Debroux. L'ivresse deviendra plus qu'une fuite pour lui : il en fera sa façon de vivre. Ces pérégrinations dans le Grand Nord prendront alors les apparences d'une quête mystique. Buveur excessif ou simple alcoolique, il deviendra alcoolomane.

## CHAPITRE III

### LE PARCOURS NARRATIF DE VICTOR DEBREUX

Est-ce que le meilleur de l'ivresse, ou en tout cas le fondement existentiel de l'ivresse, ne serait pas plutôt le souvenir de cette ivresse ?

Yves Pélicier *Les Ivresses*<sup>1</sup>.

#### 1. La figure dramatique de Victor Debreux

Si l'intrigue de *Cul-de-Sac* peut se résumer à celle d'une simple déchéance, les structures narratives du roman sont quant à elles plus complexes. À commencer par celles qui régissent l'être et l'agir du narrateur-protagoniste Victor Debreux. Partant des motivations qui incitent Debreux à boire et dont nous venons de décrire les circonstances, voyons maintenant comment ces motivations s'inscrivent symboliquement dans le cheminement de notre buveur, et ce, en observant d'un peu plus près la figure dramatique de notre narrateur alcoolique. Plus concrètement, quelle analyse des composantes de la narration doit-on faire pour dégager les **trois mondes** du buveur excessif? Sur quelles instances de l'énonciation s'appuie le narrateur pour rendre « crédible » le parcours

---

1. Yves Pélicier (sous la direction de). *Les Ivresses*. p. 12.

narratif de Victor Debreux? Voilà le double questionnement qui sous-tendra notre analyse tout au long de ce chapitre.

\*

Dans son analyse comparée des romans de Thériault, le critique Gérard Bessette insiste avec raison sur un thème cher au romancier : celui des relations parent-enfant ou, plus spécifiquement, sur les rapports père-fils. Pour Bessette, l'alcool n'est pour Debreux qu'un moyen d'échapper au Père. Il est vrai tout d'abord que la principale cause de dissension entre le père et le fils est la manie de Victor de s'adonner à la bouteille, avec toutes les conséquences néfastes de ce vice sur la réputation de la famille. À l'exception de son alcoolisme, Debreux demeure un fils obéissant qui a potentiellement tout pour réussir et faire la fierté de l'autorité parentale. S'il lui arrive parfois d'avoir certaines aspirations différentes ou de constater l'emprise paternelle sur sa vie, jamais il n'entretient consciemment l'espoir de tout chambarder pour affirmer son indépendance et sa liberté. Ne nous confie-t-il pas quelques semaines après son entrée à l'université :

« Mon Dieu, faites que j'honneure mon père et ma mère, et que je Vous honore, Vous par dessus tout. » Le frère Ronald, qui enseignait en septième année, nous avait appris cette prière. Elle fut le leitmotiv de mes actes. Quand je suis monté à bord du train qui me menait à l'université, je ne savais pas si je voulais devenir ingénieur. Mais je savais que je devais honorer mon père et ma mère<sup>2</sup>.

Mais plutôt que de réduire au conflit œdipien classique les relations entre Victor et

---

2. *Cul-de-Sac*, p. 22.

son père, comme le fait Gérard Bessette, notre compréhension de l'imaginaire de l'ivresse nous enjoint à nuancer une telle approche. L'alcoolisme de notre héros ne se résume pas au désir inconscient de la mère, même si nous sommes d'accord avec Bessette quant à la pauvreté frustrante de cette relation<sup>3</sup>, pas plus qu'à l'envie du meurtre du père. Patrice Debreux, comme toutes les représentations traditionnelles du père, symbolise aux yeux de Victor l'Autorité, plus exactement, le **Père selon la Loi**<sup>4</sup>. Plus grande que familiale ou sociale, son Autorité est d'ordre moral, voire divin, avec tous les devoirs d'obéissance que cela implique pour Victor. Son éducation chrétienne lui ordonne d'ailleurs non seulement d'honorer son Dieu, considéré comme « Notre Père » à tous, mais aussi d'honorer ses parents terrestres. Quand Victor boit, la gravité de son geste n'est pas de succomber à un vice, mais bien de désobéir à son père, et ainsi risquer, à chaque fois, d'entacher toute la réputation familiale.

La vérité fondamentale, elle était lui, le lui total, l'autocratie. De son attitude envers ses ouvriers à son attitude par-devers sa famille, tout était axé sur une autorité non raisonnée, entière, où Patrice Debreux posait lourdement ses décisions et n'admettait aucune réplique. C'était à prendre ou à laisser. [...] Il ne fallait surtout pas que j'aille l'embarrasser. L'amour paternel accordé aux qu'en dira-t-on<sup>5</sup>.

- 
- 3. Suivant Bessette, les relations mère-fils manifestent un manque de tendresse de part et d'autre : « La mère, qu'il ne semble guère prisée non plus, ne lui témoigne pas assez d'affection, sans doute parce qu'elle est trop dominée par le père » (*Une littérature en ébullition*, Montréal Éditions du Jour, 1968, p. 177).
  - 4. Sur le « Père selon la Loi », voir l'excellente étude de Philippe Julien, *Le Manteau de Noé*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, 92 p.; et aussi Jean Laplanche, *Hölderlin et la question du Père* (Paris, PUF, 1961, 144 p.), Guy Rosolato, « Fonctions du Père et créations cultuelles », *Critique sociologique et critique psychanalytique*, Colloque organisé conjointement par l'Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles et l'École pratique des hautes études de Paris avec l'aide de l'Unesco, Bruxelles, Éditions de l'institut de sociologie, 1970, p. 79-90 ; Gérard Mendel, *La Révolte contre le Père : une introduction à la sociopsychanalyse* (Paris, Éditions Payot, 1968, 410 p.)
  - 5. *Cul-de-Sac*, p. 93.

Si l'on peut dire qu'en buvant, Victor marque sa distance par rapport aux valeurs parentales, la rencontre de Bertrand Husmer et celle de Fabienne vont également encourager fatallement ses penchants. Malgré la brièveté de ces deux rencontres, Debreux en restera profondément marqué, et avec raison : l'un lui fait découvrir l'alcool, l'autre l'amour. En un mot, il s'initie à une **double ivresse**, qui ne peut évidemment que susciter la désapprobation de son entourage, surtout de son père, si naturellement enclin à privilégier toute forme de contrôle et de maîtrise de soi, caractéristiques indissociables de tout « bon » chef de famille ou d'entreprise. Bessette souligne d'ailleurs le contraste flagrant entre les parents de Debreux et les personnages qui ont un impact dramatique sur son existence :

Patrice Debreux [le père] est abstème, Husmer est ivrogne; Mme Debreux est un parangon de pureté qui s'assied assidûment sur les bancs d'église, Fabienne est une ex-fille qui perchait « sur les strapontins des bars chics » (p. 115). Mais l'ivrogne et l'ex-poule ont aussi les vertus qui font défaut aux parents Debreux : aux yeux de Victor, qui ne semble pas (ou guère) percevoir leur emphase et leur cabotinage, Husmer et Fabienne sont sincères, naturels et sagaces. Fabienne d'ailleurs a un souci de justice sociale qui fait tout à fait défaut aux Debreux, surtout au père<sup>6</sup>.

Il est évident que notre personnage alcoolique recherche inconsciemment dans son ivresse un moment, un endroit « mythique » où le temps est suspendu, non pas pour échapper bêtement à la réalité, mais pour la transcender. Inévitablement, il se bute à son père, qui personnifie plus que tout autre cette vie qu'il rejette. Comme le rappellent la

---

6. Gérard Bessette, *op.cit.*, p. 183.

plupart des spécialistes des relations de parenté, la figure du père est centrale dans l'imaginaire de l'être humain :

Symbole de la génération, de la possession, de la domination, de la valeur. En ce sens, [le père] est une figure inhibante, castratrice, en terme de psychanalyse. Il est une représentation de toute figure d'autorité: chef, patron, professeur, protecteur, dieu. Le rôle paternel est conçu comme décourageant les efforts d'émancipation et exerçant une influence qui prive, limite, brime, stérilise, maintient dans la dépendance. Il représente la conscience en face des pulsions instinctives, des élans spontanés, de l'inconscience; c'est le monde de l'autorité traditionnelle en face des forces nouvelles de changement<sup>7</sup>.

\*

La révolte de Debreux contre l'autorité paternelle trouve donc dans l'alcool un mode d'expression efficace. Par lui, Debreux esquive à la fois l'angoisse que provoque chez lui la toute puissance du Père et son impuissance à affronter la vie et ses vicissitudes. L'ivrogne, on l'a bien vu avec Husmer, aime montrer qu'il est quelqu'un qui a compris, quelqu'un qui se distingue de la masse en refusant le déterminisme contraignant de l'existence. Pas question pour le buveur d'être une simple touche de piano. Curieusement, à mesure que sa dépendance à l'alcool augmente, plus il est convaincu d'être un peu plus libre. Quand Debreux reçoit un ultimatum de l'un de ses employeurs, il l'écoute avec indifférence en pensant au moment où il pourra

[...] entrer dans le premier bar venu. Y boire pour oublier ce que j'entendais. Pour chasser les souvenirs. Pour regagner cette espèce d'audace, de puissance factice, de sentiment de fierté synthétique

---

7. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant. *Dictionnaire des symboles*, p. 740.

que l'alcool me donnait<sup>8</sup>.

En fait, à mesure que sa vie professionnelle et sentimentale se détériore, Debreux s'enfonce à l'intérieur de son univers alcoolisé. Là, il a l'impression de reprendre un certain contrôle sur sa vie. Incapable en effet d'envisager le futur, il narre ses souvenirs comme si tout ce qu'il était n'était que le fruit d'un passé alienant duquel seul l'alcool peut lui offrir une échappatoire, en le propulsant dans une dipsomanie<sup>9</sup>, où le temps semble être remplacé par une éternité virtuelle :

Au cours de l'ivresse, seuls les alcooliques confirmés ont le pouvoir, par la grâce de l'augmentation de leur tolérance à l'alcool d'être « sobrement sobre non saoul » et par la vertu de cet état de vivre au présent dans une confusion infernale, extrait de la masse confuse des souvenirs, un spectre étalé de leurs vécus d'antan<sup>10</sup>.

La confusion dont parle Bénichou se retrouve dans le discours de Debreux. À un point tel, que des critiques comme Bessette, considèrent le roman comme un rêve éveillé :

Si l'on veut comprendre cliniquement *Cul-de-Sac* (et cela me paraît un prérequis pour juger l'oeuvre), il faut l'interpréter *d'abord* comme si l'ensemble des événements et des personnages étaient des projections ou des fantasmes de ce « gibier de psychiatrie » qu'est Victor Debreux. Je ne veux pas dire que ces personnages ou ces événements, Debreux les invente de toutes pièces. Mais le lecteur doit — suspendant son jugement, faisant abstraction du « principe de réalité » — accepter les personnages, les comportements, les faits improbables comme s'il s'agissait des projections du « mythe personnel » du héros névrosé. Car toute la vie de Debreux est un acheminement à *reculons*, si l'on peut dire, vers le cauchemar final

8. *Cul-de-Sac*, p. 145.

9. Du grec *dipsa* « soif » et *mania* « folie ». Nous reviendrons plus en profondeur sur cette notion dans notre conclusion.

10. Lionel Benichou. « Quand l'ivresse est prisme du temps ». Yves Pélicier (sous la direction de). *Les Ivresses*. p. 66.

de la crevasse<sup>11</sup>.

Un point ne semble pas cependant préoccuper Bessette : il s'agit de la cause de ces digressions au chapitre de la vraisemblance. Après avoir noté le cheminement de Victor Debreux et constaté en fin de roman l'état avancé de son alcoolisme, une question s'impose en effet. Pourrions-nous avoir affaire à un narrateur ivre? Les invraisemblances, les répétitions ou les ellipses qui parsèment son discours n'en seraient-ils pas les signes? Et qui est le mystérieux narrataire auquel Debreux s'adresse, un compagnon de beuverie peut-être? Plutôt que de considérer les élucubrations de Debreux comme un « rêve éveillé » ou le « simple délire d'un névrosé », pourquoi ne pas plutôt les envisager comme le discours d'une narration effectuée sous ivresse...

\* \* \*

## 2. Les mécanismes de la narration

Thériault a choisi d'écrire *Cul-de-Sac* à la première personne. Les raisons motivant son choix sont judicieuses et tendent à garder l'intérêt du lecteur même durant les moments les plus invraisemblables du roman. Ainsi il y a un « dédoublement des instances de la narration<sup>12</sup> » : Debreux est à la fois acteur du monde diégétique de son récit et narrateur autodiégétique des événements qu'il relate du fond de sa crevasse dans le

---

11. Gérard Bessette. *op.cit.*, p. 176.

12. Sur la question des instances narratives, voir Jean-Michel Adam et Françoise Revaz, *L'Analyse des récits*. Paris, Éditions du Seuil, coll. « Mémo », n° 22, 1996, p. 78-83; Gabrielle Gourdeau, *Analyse du discours narratif*. Montréal, Gaëtan Morin éditeur, 1993, p. 35-58.

grand Nord canadien. Autrement dit, si Debreux est un « être de fiction », il pose aussi des « actes de narration » qui produisent du sens. Comme le dit Bessette,

Le roman à la première personne, qui s'en tient à un champ perceptif et consciuel plus restreint mais constant, permettra de présenter, d'imposer à la « réalité » des déformations plus radicales, plus hallucinantes. C'est la formule la plus indiquée, me semble-t-il, quand l'auteur choisit comme héros un anormal, un névrosé<sup>13</sup>.

Ou un alcoolique! En utilisant un narrateur-protagoniste, Thériault facilite l'identification du lecteur au héros. Tel ne serait pas le cas avec une narration à la troisième personne. Au lieu de simplement voir Debreux boire un verre ou cacher ses bouteilles de whisky, nous avons droit à ses pensées secrètes, à l'étalage de ses désirs et, surtout, à son point de vue personnel concernant sa soif intarissable. D'aucuns prétendront que nous aurions obtenu le même résultat si nous avions eu droit à une narration à la troisième personne à condition que le narrateur en soit un omniscient. Sans doute, mais nous aurions alors perdu le brouillard, l'aspect incertain du discours de l'ingénieur. Avec un narrateur-protagoniste, ivre de surcroît, nous avons l'avantage d'entrer dans le jeu de son délire éthylique, c'est-à-dire dans l'impossibilité de discerner clairement ce qui tient de la réalité et ce qui tient de l'ivresse proprement dite. Avec Debreux, il nous faut accepter le possible et l'invraisemblable, la vérité et l'hyperbole. Il ne faut voir là qu'une conscience altérée par les effets de l'alcool, ses exagérations, ses omissions, même ses mensonges, expriment une vérité : la sienne. Parce que s'il nous est possible d'identifier comme

---

13. Gérard Bessette, *op.cit.*, p. 210.

Bessette les passages où Debreux ne pêche pas par souci de vraisemblance, aussi douteux ces éléments puissent-ils paraître, « le lecteur n'a aucun moyen de vérification<sup>14</sup> ». Faut-il comme lui se questionner sur le degré de véracité du récit de l'ascension de Debreux :

Entre ces deux rencontres fatidiques (celle d'Husmer et celle de Fabienne) — qui sont séparées par une décennie — Debreux est resté sobre : tout entier voué à l'érection de ponts et de barrages. Et il est devenu célèbre pour ainsi dire du jour au lendemain. En effet, à sa sortie du sanatorium après sa cure de désintoxication, un poste de maître de chantier l'attend — « grâce à son père » — au Venezuela. Victor n'avait fait jusqu'alors que du travail de bureau ; mais qu'à cela ne tienne: nous sommes dans un univers magique, fantasmatique<sup>15</sup>.

Un univers, permettons-nous d'ajouter, vu à travers les yeux d'un narrateur ivre. Que nous importe au fond de ne pouvoir établir une frontière distincte entre le réel et les épisodes fantasmatiques de Victor Debreux. Nos intentions n'étant point celles du clinicien, il nous faut donc croire quelque peu à l'histoire de Debreux; il nous faut l'écouter, non seulement parce qu'il est le « sujet » — si fictif soit-il — de son propre récit, mais aussi, et par-dessus tout, « l'instance focalisatrice interne » à travers laquelle est narrée une vie altérée ou non par l'ivresse. Notre expérience de lecteur a toute la similitude de l'analogie dont parle Nahoum-Grappe à propos de l'ivresse telle que nous la percevons comme témoin (ici le lecteur) et telle qu'elle est par ailleurs ressentie par le buveur (ici le narrateur). À froid, je vois l'autre (le buveur) tanguer, mais je ne fais pas partie de son déséquilibre; je ne partage pas son expérience de dérèglement des sens. Je pourrais être ce narrateur omniscient qui fait le récit des mésaventures de Debreux, qui

---

14. *Ibid.*, p. 178.

15. *Ibid.*, p. 184.

entrevoit et analyse son ivresse de l'extérieur, parce qu'exclu de l'univers diégétique du buveur. Au contraire, si je suis en état d'ivresse, je suis à la fois buveur et témoin de mon ivresse; non seulement je tangue comme un navire sur une mer agitée, mais le monde autour de moi tangue également. Conséquemment, en postulant l'hypothèse d'un narrateur-protagoniste-ivre, nous devrions intimement partager, à titre de lecteur, son état d'ivresse et être ainsi incapable de distinguer clairement le vrai du faux<sup>16</sup>. Mais c'est peut-être par l'étude de l'organisation temporelle de *Cul-de-Sac* que nous pouvons mieux comprendre la justesse de notre hypothèse.

\*

Le temps de la narration dans *Cul-de-Sac* peut à première vue porter à confusion et susciter plusieurs interprétations, toutes parfaitement défendables. Toutefois, dans l'optique qui nous intéresse, nous scinderons en deux le parcours narratif de Debreux, en nous basant à la fois sur la structure même du roman et sur la distinction que Ramon Fernandez propose de maintenir entre la notion de « roman » et celle de « récit » :

Le roman, écrit-il, est la **représentation** d'événements qui ont lieu dans le temps, représentation soumise aux conditions d'apparition et de développement de ces événements. — Le récit est la **présentation** d'événements qui **ont eu lieu**, et dont la reproduction est réglée par le narrateur conformément aux lois de l'exposition et de la persuasion. [...] La différence essentielle est donc que l'événement du roman **a lieu** tandis que celui du récit **a eu lieu**, que

---

16. Permettons-nous d'ailleurs cette anecdote humoristique pour illustrer davantage notre propos. Un homme ivre dont les mains tremblaient si fort était incapable d'insérer sa clé dans la serrure de la porte de sa maison. Un voisin l'aperçoit et lui demande s'il a besoin d'aide. Oui, lui répond le buveur, pourriez-vous retenir la maison pour l'empêcher de bouger....

le récit s'ordonne autour d'un passé et le roman dans un présent non point verbal mais psychologique<sup>17</sup>.

*Cul-de-Sac* est composé d'un double segment narratif : d'une part, celui à travers lequel Debreux raconte sa vie (de 20 à 49 ans); d'autre part, celui où il se consacre à épiloguer sur la dimension mythique de sa chute dans la crevasse. Ce dernier segment, qui entrecoupe continuellement le premier, crée par conséquent un certain suspense. Aussi peut-on lui accoler la définition de « métachronie<sup>18</sup> » telle qu'énoncée par Marc Angenot. Néanmoins, en dépit de son intensité dramatique et du suspense qu'elle crée dans l'histoire, la narration fragmentée de ce segment — disons, plus justement, de cet **événement** — s'inscrit dans une durée compressée (voir Tableau II, p. 64), une sorte de sommaire itératif, qui contraste avec le corps principal de l'œuvre : l'histoire proprement dite de la vie de Debreux l'alcoolomane. Autrement dit, la chute de notre héros dans la crevasse aurait fort bien pu être racontée à la toute fin du roman, sans que n'en souffre la dynamique diégétique. Au plan dramatique cependant, l'idée d'échelonner cette séquence tout au long du roman accentue l'importance symbolique de l'accident.

Enfin, il importe de noter que Debreux raconte sa vie à un auditeur attablé avec lui dans un bar quelconque du centre-ville de Montréal. Aussi faut-il croire qu'il a survécu à la faille et à l'épervier! Plus encore, le roman débute avec la chute, pour s'enchaîner ensuite

---

17. Ramon Fernandez. *Message*, Paris. NFR, première série, 1926, p. 60-6, cité par Gérard Bessette. *op.cit.*, p. 212. Le caractère gras est de nous.

18. Suivant Marc Angenot, il faut entendre par « métachronie toute modification entre l'ordre logique de succession des événements dans la diégèse et leur ordre réel d'apparition dans la narration (anticipation, retour en arrière, lacune, récit en ordre causal inverse, etc) »; voir *Glossaire pratique de la critique contemporaine*, Ville La Salle, Hurtubise/HMH, 1979, p. 129.

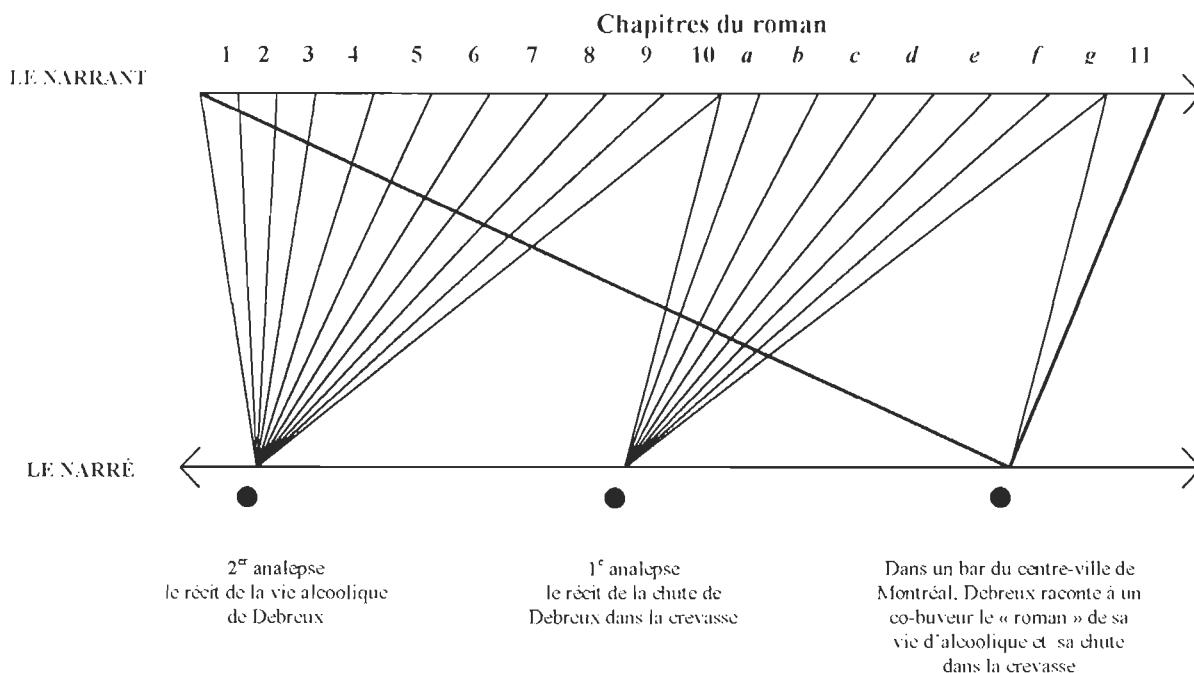
TABLEAU II LES DEUX RÉCITS ANALEPTIQUES DE <i>CUL-DE-SAC</i>				
pages	Le récit de la crevasse		Le récit de la vie alcoolique	
	Temporalité	Événements ou actions	Temporalité	Événements ou actions
7-10	Un après-midi 1950	La chute dans la crevasse		
11-30			vers 1930-1934	Les années de jeunesse et d'études universitaires de Victor Debreaux
31-37		Douleur et désespoir		
39-47			1934-1938	Les premières années de carrière d'ingénieur
49-56		La Manicouagan		
57-68			27 janvier 1938	La rencontre de Bertrand Husmer au Bar Saint-Denis
69-77			1938-1940	Les débuts de l'alcoolisme de Debreaux. Sa cure de désintoxication dans un sanatorium
79-83		La première venue de l'épervier		
85-97				La sortie du sanatorium. La rencontre du père et du fils. Le départ pour le Venezuela
99-110			1945- ?	La rencontre avec Fabienne. Le départ pour Karachi
111-112		Le retour de l'épervier		
113-133				La correspondance avec Fabienne
135-138				Les débuts de l'histoire d'une déchéance
139-149			Vers les années 1950	De Karachi à la Terre de Baffin
151-154	Vers 5 h p.m... ou tard dans la soirée...	La prière à l'épervier		
155-177				L'ultime déchéance dans l'alcool. Le congédiement
179-180		L'ami épervier. Le sauvetage		
181-191				Le séjour à l'hôpital, l'amputation, le retour à Montréal. De l'aéroport de Dorval à un bar du centre-ville de Montréal. La mort au bout

dans une suite d'analepses qui s'étirent sur près de deux cents pages. En tenant compte de l'énoncé de Ramon Fernandez, cité plus haut, nous pouvons donc diviser *Cul-de-Sac* en trois narrations (voir Graphique I, p. 65), ou encore y voir trois types de narrations suivantes :

- 1) la première narration rappelle l'épisode la chute de Debreaux dans la crevasse. C'est un **ÉVÉNEMENT QUI A EU LIEU**. C'est le premier « récit analeptique » raconté par Debreaux;

- 2) la deuxième narration, aussi analeptique, est l'histoire de la vie de Debroux. C'est un **ÉVÉNEMENT QUI A AUSSI EU LIEU**, mais dans un temps antérieur à celui de l'épisode de la crevasse;
- 3) enfin, la dernière narration est le **roman de sa vie** que Debroux raconte, dans un *présent psychologique*, à un locuteur attablé avec lui dans un bar du centre-ville de Montréal : c'est vraiment l'**ÉVÉNEMENT QUI A LIEU**, le roman proprement dit, raconté dans un état d'ivresse.

**GRAPHIQUE I**  
**LES TROIS NARRATIONS DE *CUL-DE-SAC***



<b>Ordre temporel</b>	La vie de Victor Debroux de 20 à 49 ans	Sa chute dans une crevasse dans le grand Nord québécois	Cinq mois après son séjour dans un hôpital de la ville de Québec.
	De 1930 à 1950	Une journée de l'année 1950	Une fin de journée ou un soir de l'année 1950 dans un bar du centre-ville de Montréal

Certes, la critique n'a pas d'emblee apprécié l'alternance des séquences narratives. Gérard Bessette parle de « technique peu efficace<sup>19</sup> » et Clément Lockquell de « coupures<sup>20</sup> ». Inutile de préciser qu'ils ne voient guère que les deux premiers types de narrations. Or, sans la troisième narration, il est assez difficile de saisir la complexité de l'imaginaire de *Cul-de-Sac* et, par conséquent, celui de l'alcoolique Victor Debreux. Bessette lui-même ouvre d'ailleurs la porte, sans peut-être s'en rendre compte, à notre hypothèse d'une **théorie de l'énonciation alcoolique**.

Dans la crevasse, est-il besoin de le répéter, Debreux est ivre, heureux et délirant. Il est donc invraisemblable que les événements de son passé lui remontent à l'esprit selon l'ordre chronologique, ni qu'il soit enclin, au moment de leur remontée, à donner des explications philosophico-moralisantes sur leur signification<sup>21</sup>.

L'alcool comme facteur de communication sociale délierait donc la langue de Debreux — comme de tout buveur — pris comme instance énonciatrice. Debreux débite à son narrataire, lui-même alcoolique, à la fois le « récit de sa chute dans la crevasse » et le « roman de sa vie d'alcoolique ». Ainsi s'explique ses dérivations multiples. Lui-même ne sait peut-être pas quand il raconte « le récit de sa chute » et quand il relate le « roman de sa vie d'ivrogne ». Pour le lecteur, une chose est néanmoins certaine : ce plongeon dans cette anfractuosité nordique opère une véritable catalyse sur l'évolution personnelle de

---

19. Gérard Bessette, *op.cit.*, p. 213.

20. Clément Lockquell, « L'Expérience du vide : Cul-de-Sac », *Le Devoir*, 17 juin 1961, p. 11, cité par Gérard Bessette, *op.cit.*, p. 214.

21. Gérard Bessette, *op.cit.*, p. 214.

Debreux. Médicalement, Debreux est un personnage éthylique; intoxiqué par un excès d'alcool, il est comme ces buveurs stéréotypés du cinéma qui répètent sans cesse les mêmes bouts de phrases, les mêmes litanies (« Personne ne m'aime », etc.) Debreux (se) raconte une énième fois le « roman de sa vie manquée ». Le fil de sa mémoire d'homme ivre est discontinu, voire « déchronologisé ». À nos yeux, *Cul-de-sac* est un roman très moderne, un roman sur la temporalité du sujet, physiquement et moralement incapable de se plier au temps linéaire, chronologique, qui exige l'agencement des faits entre ceux passés, présents et à venir. Debreux construit moins **sa conscience dans le temps** qu'il se construit une « **conscience du temps** ».

\*

Notre analyse de Debreux comme « narrateur-personnage<sup>22</sup> » ne saurait être complète sans sa contrepartie : celle susceptible de nous faire découvrir le narrataire, le destinataire fictif, présent, absent ou virtuel de *Cul-de-Sac*. « Après tout, comme l'écrit Gérald Prince, celui qui raconte et celui à qui il raconte dépendent plus ou moins l'un de l'autre dans n'importe quelle narration<sup>23</sup> ». Le narrataire étant en effet une instance créée

22. Nous empruntons cette notion narratologique à Gabrielle Gourdeau, qui établit une distinction entre le « narrateur-personnage » et le « personnage-narrateur » : le premier est l'« instance qui prend en charge le récit d'une diégèse englobante (ou unique), identifiée, homodiégétique au moins une fois dans un réseau narratorial, et inadmissible à l'omniscience. Par rapport au temps du récit, le narrateur-personnage est narrateur avant d'être personnage ». C'est à notre avis le cas de Debreux. Quant au « personnage-narrateur », Gourdeau le définit ainsi : « Instance prenant en charge le récit d'une diégèse englobée dans un texte narratif complexe. Par rapport au temps du récit, le personnage-narrateur est introduit dans le récit comme personnage par un narrateur ou un narrateur-personnage, et ce, avant d'assumer la fonction d'instance narratrice » (*Analyse du discours narratif*, p. 123-124).
23. « Introduction à l'étude du narrataire », *Poétique*, n° 14, 1973, p. 179.

par le texte pour lui-même, ce lecteur « déjà en place », comme l'appelle Franc Schuerewegen, a des caractéristiques et des fonctions bien précises dans l'actualisation verbale du texte narratif. Et Schuerewegen de nous donner même ce conseil fort surprenant : il n'y a que le narrataire qui doit retenir notre attention, et non le lecteur virtuel qui ne fait pas partie du texte, ni encore moins le lecteur réel, ce « sujet empirique<sup>24</sup> ». Or, en suivant les énoncés théoriques de Schuerewegen, force est d'arriver à la conclusion que le principal procédé d'interpellation du narrataire utilisé par le narrateur-personnage de *Cul-de-Sac* est l'apostrophe<sup>25</sup>. En interrompant en quelque sorte son récit pour s'adresser au récepteur de son discours narratif, et ce, peu importe la durée de l'apostrophe en question, le narrant intègre le destinataire du narré à sa diégèse; il assimile l'extratextuel au texte. Le texte devient ainsi presqu'autosuffisant, la fiction se referme sur elle-même en s'inventant un récepteur fictif.

Dans *Cul-de-Sac*, les signes du narrataire sont tout de même peu nombreux. Bessette dénombre une trentaine d'apostrophes directes de Debreux vis-à-vis de son « auditoire fantôme ». Bien que ces apostrophes lui « semblent de simples (et creuses) figures de rhétorique », le critique ébauche ainsi l'hypothétique portrait du narrataire :

24. Schuerewegen affirme encore : « S'il y a syncrèse au niveau de la rencontre entre le texte et le lecteur [...], elle relèvera de la « willing suspension of disbelief » plutôt que d'une permutation de place justifiée ou justifiable au niveau des structures narratives » (*Le Texte du narrataire*, *Texte*, vol. 5-6, 1986-1987, p. 214).

25. Figure de rhétorique. L'apostrophe aurait été d'abord, selon Quintilien, cité par Olivier Reboul, une « figure du discours judiciaire, qui consiste à se tourner vers un autre que le juge, à interroger l'accusé, ou un absent, ou les ancêtres... mais justement pour frapper le juge et mieux l'influencer. L'apostrophe est donc un procédé de persuasion ». Enfin, faisant la distinction entre l'apostrophe et la prosopopée, Reboul écrit : la première figure « s'adresse à un absent »; la seconde « fait parler un absent » (*La Rhétorique*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », n° 2133, 1993, p. 36 et 61-62).

Il n'est pas illogique de supposer que notre ingénieur se trouve dans un bar au centre de la ville où il a demandé au taxi de le conduire au sortir de l'aérogare et que, nouveau Husmer, il y a trouvé un co-buveur à l'oreille complaisante. Ce co-buveur présumé, doit être plutôt jeune puisque Victor, avec une obstination d'ivrogne, s'acharne à lui faire la leçon, à moraliser devant lui<sup>26</sup>.

En effet, rien n'indique explicitement que le narrataire de Debreux est ce « co-buveur à l'oreille complaisante ». Les caractéristiques de notre narrateur-personnage permettent cependant de postuler une telle hypothèse. Sans les apostrophes qui parsèment la narration, les confidences de Debreux pourraient s'apparenter à un long monologue. Or, il apparaît plus logique, au plan narratologique, qu'elles font partie d'un processus communicationnel entre deux instances narratives qui partagent effectivement un verre, dans un bar du centre-ville de Montréal. L'alcool n'est-il pas d'ailleurs un facteur de communication? Sans compter que les buveurs se méfient souvent des gens sobres, qui se posent en juges ou en témoins gênants de leur démesure. Ce sont des observateurs récalcitrants dont le refus de boire les empêche de pénétrer dans le monde de l'ivrogne. Debreux les fuit certainement. Ses confidences, il les fait à ses semblables, qui les boivent comme ils boivent leurs verres d'alcool...

\* \* \*

---

26. Gérard Bessette, *op.cit.*, p. 212 - 213.

### 3. Les trois mondes d'un buveur excessif

Au plan diégétique, l'ivrognerie de Debreux pose aussi un autre défi. Le roman est la représentation verbale d'un monde possible<sup>27</sup>, dit-on. Or, notre difficulté, et nous l'avons déjà mentionnée, est qu'il n'existe pas de modèle d'analyse du phénomène de la représentation de l'ivresse dans la littérature québécoise. Il nous faut donc puiser nos lignes directrices dans des ouvrages plus cliniques que littéraires, si nous voulons saisir quelque peu le monde réel et imaginaire de l'alcoolique. Étonnamment, il ne semble pas y avoir non plus encore de consensus sur les causes véritables des besoins du buveur, ni de classifications rigoureuses des différents types d'ivresses ou des multiples phases de l'alcoolisme. Sans doute à cause de la complexité du phénomène : l'ivresse résulte non seulement de la qualité et de la quantité de la toxine ingurgitée, mais aussi de l'influence du milieu et des caractéristiques et des tendances personnelles du sujet alcoolique. Aussi ne faut-il pas se surprendre si aucune « grille d'analyse » précise n'a pu encore voir le jour, en psychiatrie<sup>28</sup> comme en littérature.

L'absence d'une telle grille, dont l'efficacité opérationnelle reposerait au moins sur la reconnaissance d'un vocabulaire scientifique reconnu, pose d'abord et avant tout la

27. Dans son étude intitulée *Le Roman : des théories aux analyses* (Paris. Éditions du Seuil. Coll. « Mémo », n° 26. 1996. 96 p.). Gilles Philippe écrit que « le monde possible du roman entretient, en effet, des relations complexes avec le monde réel : il mélange bien souvent le fictif et l'effectif [...] en gommant *a priori* toute différence de statut entre ces deux types d'éléments. Par ailleurs, le monde possible du roman n'est interprétable qu'à l'aide de notre connaissance du monde effectif » (p. 85-86) : madame Bovary se promène bel et bien dans les rues de Rouen; Debreux travaille bien comme ingénieur dans le grand Nord québécois...

28. Le phénomène est assez évident au plan du lexique. La définition des termes diffère bien souvent d'un auteur à l'autre. Ainsi tel spécialiste emploiera le terme « alcoolomanc », alors qu'un autre

question d'une conception ethnolittéraire du phénomène de l'alcoolisme. C'est culturellement qu'il faut en effet aborder la problématique de l'alcoolisme. Rappelons-nous qu'il fut pendant des siècles, et surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, considéré comme un vice. Ce n'est que vers les années vingt ou trente qu'on a commencé à parler de « maladie ». Certains chercheurs font encore d'ailleurs état des ambiguïtés dont est rempli le langage même des scientifiques. De là, la confusion quant à la compréhension et à la représentation pathologique de cette maladie. Ainsi notre société alcoolophile, pour ne citer qu'un exemple parmi une multitude, parle de l'ivresse comme d'une manière normale de s'épanouir :

C'est pourquoi quand l'ivresse alcoolique prend des traits inhabituels elle est appelé ivresse pathologique, ce qui est un terme impropre. Un minimum de rigueur ne permet jamais de considérer l'ivresse alcoolique typique comme un état sain et normal<sup>29</sup>.

Ainsi, malgré toute la rigueur souhaitable, il semble qu'il soit scientifiquement difficile de pouvoir clairement identifier le moment précis où le buveur excessif devient un alcoolique pathologique. Le même problème fut entrevu dans notre deuxième chapitre au moment où nous voulions identifier le début de la déchéance de Debreux. Et encore une fois, au risque de nous répéter, il faudrait se demander si la connaissance profonde de son alcoolisme, voire de son point d'origine, nous permettrait, sinon d'éradiquer le mal, du moins d'en comprendre totalement les causes et leur portée, ou encore de saisir, narrativement parlant, le cycle fragmenté du buveur, suivant une grille d'évaluation validée

---

parlera de buveur « excessif régulier »...

29. Francisco Alonso-Fernandez. « Ivresse et dépendance alcoolique ». Yves Pélicier (sous la

par la médecine ou par toute autre discipline scientifique.

\*

Dans l'introduction à son recueil de textes scientifiques consacré aux différents types d'ivresses, Yves Pélicier divise l'expérience du buveur excessif en trois mondes. D'abord le **monde des autres**, le seul où le buveur est à jeun : c'est pour lui un monde infernal, celui où il doit faire face au regard accusateur de la société,

[...] car à ce moment il ne peut échapper au discours et aux critiques de telle sorte que, pour sortir du box et du tribunal, il est renvoyé à son propre désir qui est celui de consommer<sup>30</sup>.

Il faut également souligner que le buveur « sobre » est également en proie aux accusations sinon les plus sévères, du moins aux attaques les plus imparables provenant de sa propre conscience. L'extrait suivant démontre bien comment à partir d'un commentaire de Husmer, Debreux commence un questionnement intérieur qui se poursuit durant toute une journée et se termine inévitablement par une beuverie.

Puis les paroles de mon ami d'occasion me revinrent. [...] Vide et amour, amour et vide. La peur du vide. Le vide de ma vie, de la vie de mes parents. On ne peut être impressionné par des paroles aussi étranges en tout cas dans notre propre contexte, sans chercher à en mesurer la vérité. Notre émotion même nous pousse à cette recherche, à un examen de conscience que notre logique impose presque subconsciemment. J'ai repassé ma vie, celle de mes parents, celle de mes frères et de mes sœurs. Je les ai observés tous, de loin, objectivement, cruellement même. J'ai étudié le comportement de mes amis et celui d'Yvonne plus encore. Pour

---

direction de), *op. cit.*, p. 45.

30. Yves Pélicier. « Introduction », Yves Pélicier (sous la direction de), *op.cit.*, p. 9.

finir par mon propre comportement. [...] Je m'avouais enfin à moi-même ce que je refusais d'admettre depuis si longtemps, que je n'allais vers rien, que je ne cherchais rien. Pour la première fois depuis fort longtemps, en déambulant sur les trottoirs en route vers mon appartement, ce soir-là j'ai regardé les êtres. Et en les regardant je me suis rendu compte de leur existence. Je me suis pris à me questionner sur chacun, à ressentir de la curiosité, aussi, une inquiétude pour eux. Était-ce cela qu'avait voulu dire mon inconnu? J'ai dérogé à toute coutume, je suis retourné au Club Saint-Denis ce même soir, quoique ce ne fut pas le mercredi de mes habitudes. Personne n'était au bar. Le barman, bien stylé qu'il était, ne me fit aucun commentaire à propos de la veille. Je me suis tenu là, indécis un moment, ne sachant si je devais surprendre les gens du billard en y allant un soir trop tard. La futilité d'une telle préoccupation m'apparut tout à coup et j'ai commandé une consommation<sup>31</sup>.

Ainsi ce monde « sans alcool » ne tient qu'à un fil. Il demeure possible tant et aussi longtemps que Debreux résiste à son envie dévastatrice de boire. Or, on sait que sa hantise de boire est chez lui omniprésente... Et du coup, le second monde s'ouvre à lui, celui de l'**ivresse euphorique** :

Le monde de la toute puissance du désir où tout devient simple, accessible. Les mots du discours disent ou paraissent dire tout ce que l'on veut dire, les paroles de l'autre sont filtrées, retransmises avec une intention plaisante. La magie de la drogue alcool rajeunit, levant les barrages. Elle crée un univers de pacotille où il est bon de prendre le clinquant du bazar pour le trésor de Golconde. Les accusateurs sont abolis<sup>32</sup>.

Qu'on nous permette d'insérer ici toutefois un bémol: « l'ivresse de l'artiste n'est pas l'ivrognerie du clochard, ni la cuite du huissier<sup>33</sup> », comme l'observe si bien Nahoum-

31. *Cul-de-Sac*, p. 72-73.

32. Yves Pélicier, « Introduction », Yves Pélicier (sous la direction de), *op.cit.* p. 9.

33. *La Culture de l'ivresse*, p. 188.

Grappe. Et encore faut-il mentionner que les façons de réagir à l'ivresse sont différentes selon les tempéraments. On connaît l'expression concernant certains types de buveurs qui ont « le vin triste », pour dire que ces individus dépriment littéralement sous les effets de l'alcool. Même si on ne retrouve pas de cas semblables dans *Cul-de-Sac*, le phénomène existe cependant et l'on peut se demander s'il n'existerait pas un monde qui ne tiendrait pas de l'euphorie, sans toutefois être encore le monde abyssal, sur lequel nous reviendrons. La réponse est non. Il ne faut pas confondre l'euphorie, qui est une intense sensation de satisfaction, et la joie qui tient plus du simple bien-être. En ce sens, un alcoolisé qui pleure à chaudes larmes une déception quelconque pourra au travers l'expression éclatée de ses états d'âme connaître néanmoins une ivresse euphorique. En de telles situations, sa tristesse non retenue lui procure un soulagement certain.

Mais dans tous les cas, notre buveur atteint un point de non retour relativement périlleux dans le monde de l'ivresse euphorique. Il s'agit en quelque sorte d'une dimension « charnière ». Son déséquilibre constant peut tout aussi bien le faire revenir au premier monde si après sa beuverie, il opte pour la tempérance, ou basculer vers le troisième et dernier monde des buveurs, d'où il y a rarement retour possible : le **monde abyssal** :

Celui de l'ivresse profonde quasi-mortelle ou du coma, le voyage atteint ici les extrémités de la nuit [...] L'obscurité atteinte est celle de l'encéphalopathie ou de la démence. L'alcoolique a réussi son absence mais il ne peut plus la moduler par les oscillations qu'il a si longtemps réalisées entre les trois mondes<sup>34</sup>.

---

34. Yves Pélicier, « Introduction », Yves Pélicier (sous la direction de), *op.cit.*, p. 9.

\*

S'il est facile d'associer le premier monde — **celui des autres** — aux moments de sobriété de Debreux, il faut tout de même observer que les démarcations entre le deuxième et le troisième monde sont moins évidentes. Fondamentalement pour deux raisons : d'abord parce que les frontières entre ces mondes différents ne sont pas à proprement parler linéaires; ensuite, les passages de l'un à l'autre ne se font en réalité que graduellement. Il est possible d'imaginer un buveur à cheval sur cette frontière. C'est pourquoi les passages entre ces deux mondes dans le roman n'ont pas véritablement de répercussions au plan narratif. La narration de Debreux, qui est faite à un moment précis dans le temps, *un présent x*, nous tient en dehors de l'époque exacte où ces phases furent intensément vécues, alors qu'elles étaient actuelles. Du **monde des autres** au **monde abyssal**, en passant par le **mode de l'ivresse euphorique**, la vie de Victor Debreux est une marche vers une connaissance de plus en plus lucide de son état. L'ivresse rend lucide. À la fin, Debreux sait qu'il est devenu une « sorte de déchet<sup>35</sup> », qu'il ne fait plus partie de la société des hommes, d'aucune société.

Il faut donc conclure que cette division des mondes du buveur s'applique plus ou moins rigoureusement aux structures narratives. Si cette division semble par contre sans effet sur le narrant, elle joue un rôle de premier plan au niveau métaphorique de l'œuvre, donc sur le narré. Et ici les répercussions seront probantes. Il faudra donc se poser la

---

35. *Cul-de-Sac*, p. 189.

question suivante. En dehors de toutes conventions littéraires, comment se dit le boire, et à quels symboles se résume-t-il ?

## CHAPITRE IV

### LE MONDE ABYSSAL

L'alcool est à la fois un exutoire symbolique de nos frustrations, et afin de nous faire pardonner cette permissivité excessive qui caractérise notre civilisation, un moyen d'exonérer la culpabilité du blâme en installant en nous un facteur d'auto-destruction.

André Moreau  
*Alcool pour non-buveur*<sup>1</sup>

#### 1. La métaphore de la soif

*Cul-de-Sac* fourmille d'expressions métaphoriques de toutes sortes. Leur usage aussi bien par Thériault lui-même que par les personnages qu'il met en scène constitue à vrai dire une activité langagière qui traverse tout le roman. En effet, aux structures narratives qui fondent la mise en œuvre d'un récit énoncé par un narrateur ivre, s'ajoute une « sémantique de l'ivresse » qu'il faut maintenant, dans ce quatrième et dernier chapitre de notre mémoire, mettre en évidence. Si les structures narratives nous éclairent sur ce qui constitue le « narrant » de *Cul-de-Sac*, c'est au niveau de la « sémantique narrative<sup>2</sup> »

---

1. *Alcool pour non-buveur*, Verdun, Louise Courteau éditrice inc., 1987, p. 30.

2. A. J. Greimas et J. Courtés définissent la sémantique narrative « comme l'instance de l'actualisation des valeurs » par les actants du récit » (*Sémiotique : dictionnaire raisonné de la*

qu'il faut maintenant rechercher la signification de l'ivresse. Un ensemble de manifestations métaphoriques semblent d'ailleurs porteuses d'une telle « sémantique ». Aussi allons-nous, dans un premier temps, dresser une liste des principales évocations lexicales à partir desquelles prennent sens les figures narratives du boire<sup>3</sup>. Nous chercherons par la suite à classifier ces expressions afin d'en tirer un certain nombre d'isotopies susceptibles de nous conduire au processus métaphorique à l'œuvre dans la textualité même du roman. Il nous restera alors à dégager de cette double analyse textuelle la structure symbolique qui, suivant Paul Ricoeur, s'exprime par l'intermédiaire de l'activité langagière de la métaphore<sup>4</sup>. Bref, une dernière question se pose quant à la quête du sens de l'ivresse, conscient ou inconsciemment recherchée par Victor Debreux. Jusqu'à quel point les expressions métaphoriques, reconnaissables au plan de l'écriture ou de l'expression linguistique, sont-elles la traduction d'un « dire du boire » symboliquement enfoui dans l'inconscient du texte?

\*

3. *Théorie du langage*, Paris. Hachette, tome I. 1979. p.332-333).
- Certes, « le champ sémantique de l'ivresse est difficile à définir ». Comme l'affirme Philippe Brenot, « il oscille sans cesse, écrit-il, entre le licite et l'interdit, entre le sublime et le dégoût [...]. L'ivresse du XX<sup>e</sup> siècle perd peu à peu son écrin poétique pour plutôt évoquer les vapeurs de l'alcool. La langue populaire qui porte en elle les traces de son origine, conserve une image très riche d'un passé séculaire. Sa formidable inventivité toujours en éveil nous offre encore aujourd'hui une fine compréhension de l'ivresse à travers les mailles de son jeu toujours très métaphorique (« Les Mots de l'ivresse », dans Yves Pélicier (sous la dir. de), *Les ivresses*, p. 205).
4. Paul Ricoeur. « Parole et symbole », *Revue des sciences religieuses*, n°s 1-2. janvier-avril 1975. p. 142-161. Nos analyses sur la métaphorisation discursive s'appuie aussi sur les deux études suivantes : Jean Molino. « Anthropologie et métaphore », *Langages*, n° spécial sur « La Métaphore », no 54, juin 1979, p. 103-125, ainsi que sur le célèbre ouvrage de George Lakoff et Mark Johnson. *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, traduit de l'américain par Michel Deformel. Paris. Les Éditions de Minuit. 1985. 254 p.

Il nous faut d'abord constater que les expressions « populaires » de l'ivresse qui dépeignent notamment l'état du corps du buveur — telles « il est chaud » ou il « boit comme un trou » — sont pratiquement inexistantes dans le roman. De telles expressions, considérées comme des « métaphores mortes » — autrement dit, des clichés — ont généralement une connotation légèrement vulgaire aussi dérangeante que le phénomène qu'elles décrivent. Il s'agit peut-être d'une des raisons pour laquelle on ne les retrouve pas dans la narration de Debroux. En société, ces clichés sont également utilisés lors du moment du boire et par le fait même dénotent un jugement moral de la part du témoin de la scène. Comme Debroux boit généralement en solitaire pour échapper aux regards réprobateurs de ses supérieurs, le roman ne prête pas à ce genre de langage. Nous pourrions également supposer qu'étant donné que Debroux agit en tant que narrateur-protagoniste, il ne peut utiliser ces images pour parler de lui-même « au moment du boire ». C'est pourquoi les métaphores qu'il utilise sont toutes autres et expriment une réalité différente qui décrivent plus ses états d'âme que ses rapports à son corps. Précision pertinente quand on songe que le buveur, comme l'écrivait Nahoum-Grappe, voit sa conscience cénesthésique<sup>5</sup> totalement bouleversée sous état d'ivresse.

Comme le « dire du boire » se veut avant tout l'expression d'un vide existentiel, il est plus difficile de demeurer au niveau des clichés populaires et faciles. La métaphore de la soif dépasse en effet d'emblée sa manifestation figurative. Elle renvoie à un sens second au premier abord difficilement exprimable. De fait, « dire le boire » suppose que l'on

5. Conscience cénesthésique de soi : « Celle qui consiste à s'approprier son propre corps et sa propre présence physique au monde (*La Culture de l'ivresse*, p. 26.)

comprene comment se dit « la soif » chez le buveur ou l'ivrogne. Si nous avons pu auparavant expliquer quelques-unes des stratégies narratives de Thériault en concluant que nous étions en présence d'un narrateur ivre, il faut se rendre compte que le lexique de l'ivresse, utilisé tout au long du récit, est porteur d'un rapport au monde avec toutes ses connotations sociolinguistiques virtuelles. Le langage métaphorique (voir Tableau III, p. 81) de Victor Debreux est aussi social qu'individuel; il est révélateur d'un conflit intérieur avec l'alcoolisme, qui se dévoile par l'intermédiaire d'un langage commun au narrateur et au narrataire et, par extension, susceptible d'être compris par un lecteur québécois. Quand, par exemple, Victor parle de son père en disant qu'il s'agit d'un homme « qui a le souci de l'équilibre<sup>6</sup> », le lecteur comprend fort bien que c'est un homme réfléchi qui ne partage pas le penchant de son fils pour les excès de quelque nature qu'ils soient. Il est inconcevable de penser qu'un lecteur puisse croire que le père du buveur a de la difficulté à se tenir sur ses deux jambes! Le substantif /équilibre/ métaphorise ici toute la personnalité de ce père de famille : celle notamment d'un homme qui possède une conscience morale élevée, qui répond justement aux attentes de la société quant à son rôle de père. Bref, « avoir le souci de l'équilibre », c'est se conformer aux rôles sociaux et aux valeurs prônées par les institutions sociales (la famille, l'école, les gouvernements, le système judiciaire, etc.); c'est encore accepter les responsabilités qui en découlent pour chaque individu. Rien de tel chez Victor Debreux : c'est un alcoolique, un être asocial, qui a perdu depuis longtemps le sens du mot /équilibre/ tel que le comprend son père ou son entourage.

\*

---

6. *Cul-de-Sac*, p. 12.

Une image métaphorique plus fréquente que celle du souci de l'équilibre/ parcourt le roman : c'est celle du /vide/. Constattement Debreux y fait référence (voir Tableau III, p. 81). Dès les premières pages du roman, il nous fait cette confidence :

TABLEAU III LES MÉTAPHORES DE LA SOIF			
Métaphores principales	Métaphores reliées	extraits	pages
<b>ÉQUILIBRE</b>		« le souci de l'équilibre »	12
	savoir-boire	« savoir porter l'alcool »	61
<b>VIDE</b>		« Le drame humain, c'est le vide »	17
		« combler mon vide »	53
		« Tu es vide »	63
		« Vide et amour, amour et vide »	72
		« tomber dans ton propre vide »	68
		« La peur du vide »	72
		« Le vide de ma vie »	72
		« Qu'importe le vide, quand on ne le sent pas! »	140
	néant	« peupler ce néant »	176
<b>SÈVE</b>	piège	« rester dans le piège »	29
	désert	« c'est le désert »	67
	abîme	« la peur de l'abîme »	67
	élixir	« une sorte d'élixir qui me refit homme »	175
<b>RACINES</b>	suc	« ce nouveau suc »	67
		« L'idée de la sève »	25, 30
		« noble sève de vie »	71
		« S'il arrache ses racines »	29
<b>AMOUR</b>		« j'ai laissé croître des racines »	137
	sacrifice	« Vide et amour, amour et vide »	72
		« Il n'est de plus noble sève de vie que d'aimer »	71
	sacrifice	« le don de soi »	18-19
<b>LUCIDITÉ</b>	mysticisme	« des instants de mysticisme pur »	21
	lumière	« lumière si crue qu'il se voit nu »	75
		« effroyablement lucide »	59
<b>COMMUNICATION</b>		« mes idées redevinrent claires et lucides »	74
<b>JUGEMENT</b>	l'œil	« communiquer avec moi-même »	19
		« l'œil était toujours là »	142
		« juger de ma vie »	94
		« mesure exacte de ma déchéance »	172

« Le drame humain, c'est le vide<sup>7</sup> »; un vide qui prend peu à peu forme, d'abord en reconnaissant qu'il est une partie constituante de sa vie (« Tu es vide<sup>8</sup> », « ton propre vide<sup>9</sup> »); puis, quant aux attitudes à adopter face au néant qui l'accable. Debreux doit coûte que coûte le « combler<sup>10</sup> », « le peupler<sup>11</sup> », ou parvenir à l'ignorer grâce à l'ivresse : « Qu'importe le vide quand on ne le sent pas<sup>12</sup> », confie-t-il. De fait, le langage métaphorique de Debreux rappelle le cliché consacré : « boire comme un trou ». La sagesse populaire ne s'y est pas trompée : l'ivrognerie est inapaisable; elle est un puits sans fond...

Les images métaphoriques de la /sève/ et des /racines/ sont pareillement récurrentes chez Debreux. Il s'y réfère à maintes occasions, soulignant du même coup son étonnante lucidité et sa vive compréhension de ce concept fondamental qui renvoie à une représentation imaginaire des pulsions inconscientes : « L'idée de la sève, encore une fois, de liquide nourricier prédomine toute matérialisation des principes vitaux...<sup>13</sup> ». Reliée à la métaphore des /racines/, celle de la /sève/ symbolise le passé de notre buveur et son essence, plus son « soma<sup>14</sup> », comme l'explique Jean Chevalier et Alain Gheerbrant dans leur *Dictionnaire des symboles* :

7. *Ibid.*, p. 17.

8. *Ibid.*, p. 63.

9. *Ibid.*, p. 68.

10. *Ibid.*, p. 53.

11. *Ibid.*, p. 176.

12. *Ibid.*, p. 140.

13. *Ibid.*, p. 25.

14. Les deux auteurs définissent ainsi la notion de « soma » : « Jus extrait de la plante du même nom, qui se mua en Inde en une divinité. Soma, à qui des hymnes étaient consacrés et des sacrifices offerts. C'était la sève, le miel d'immortalité, apporté par un aigle aux mortels (Sandharva), servi en offrande aux dieux et absorbé par les hommes pour communier avec le

La sève est la nourriture du végétal, sa liqueur de vie, son *essence* même ; le mot sanscrit « rasa » signifie à la fois seve et essence. D'où le symbolisme purement végétal de l'ambroisie et du nectar chez les Grecs, le second étant plus spécialement le suc de la fleur, du « haoma » chez les Mazdéens, du « soma » chez les Hindous [...]. Il faut toutefois entendre que le soma est un symbole, non le breuvage d'immortalité par lui-même : celui-ci ne s'obtient que par une action spirituelle, par une véritable *transsubstantiation* des sucs végétaux, laquelle ne s'achève que dans le monde des dieux. Soma s'identifie à la lune, qui est la coupe de l'oblation. L'extraction du soma de la plante est elle-même une démarche rituelle, symbole du dépouillement de l'enveloppe corporelle, de la libération, du jaillissement du Soi hors de son écorce. Il est encore dit du soma qu'il aurait été perdu à une certaine époque, et remplacé par des succédanés — dont le vin, lui-même essence végétale — ce qui pourrait n'être pas sans rapport avec le mythe de Dionysos [...]. En Occident même, le symbolisme de la sève s'applique à l'obtention de la perfection spirituelle et de l'immortalité<sup>15</sup>.

Quand Debreux parle de son entretien avec Husmer, il utilise encore cette métaphore végétale, cette fois en parlant de suc : « Il pointait le doigt vers moi, il vrillait en moi ce doigt, il le faisait une sorte de cordon ombilical qui m'alimentait de ce nouveau suc<sup>16</sup> ». Peut-on voir dans cette image du « cordon ombilical » celle d'un retour aux origines, à la mère qui n'aurait pas nourri son fils de son lait ? Peut-être ? Une chose est sûre néanmoins, Debreux nous parle souvent de ses racines familiales qu'il ne connaît pas ou qui sont pour lui un manque. Suivant Debreux, l'alcoolique est un individu qui a perdu ses « racines ». Tel est aussi son drame personnel. Lui aussi a commis l'erreur de se détacher de ses origines en essayant de se trouver ; or, ses racines, c'est tout ce qu'il a vécu, tout ce passé

divin. Le soma est le symbole de l'ivresse sacrée » (*Dictionnaire des symboles*, Paris. Robert Laffont/Jupiter, 1982. p. 897).

15. *Ibid.*, p. 880.

16. *Cul-de-Sac*, p. 67.

qu'il recherche ou qu'il fuit, selon le cas. Autrement dit, Debreux se voit comme un « arbre déraciné », à jamais coupé de sa terre (de sa mère) nourricière qui l'abreuvait jadis de sa sève ou de son suc. L'arbre déraciné est un arbre mort : il ne fait plus partie de la forêt, comme Debreux est mort lui aussi à sa famille, à la société, voire à lui-même, privé de la joie de s'élever vers le ciel, à la recherche de la lumière... L'image de l'arbre déraciné est, croyons-nous, au cœur du discours métaphorique de Victor Debreux. Un passage du roman nous donne un bon aperçu de l'angoisse qu'éprouve Debreux face à son déracinement familial et social :

Plus tard je fus révolté de n'avoir pas été révolté à cette époque. C'est ce qui me donne aujourd'hui cette grande lucidité. Si grande que la lumière est crue, implacable, m'étreint autant qu'elle pèse sur moi, me colle au passé, m'y incruste. On ne peut jamais vraiment se défaire du passé. **C'est à cause des racines de l'homme. L'homme a besoin de ses racines, et elles ne peuvent survivre hors de leur sol d'origine, quoi qu'on en pense.** S'il arrache ses racines, il mourra. Il mourra comme meurent certains vins embouteillés. Et si, laissant ses racines dans son sol, il tente de pousser au loin ses rameaux, la sève montera toujours des anciens sols, du sol continual où il persiste à vivre. Et lors qu'il voudrait divorcer d'avec le passé, il ne le pourra pas. Il sera à la mesure de ce passé. **Et pourtant non, car on n'est vraiment grand que selon sa propre mesure. C'est en somme le drame<sup>17</sup>.**

Il semble cependant que l'alcoolique puisse se « créer » des racines, notamment grâce à l'amour. De pareilles racines symboliseraient l'emprise d'un être « conscient » — sous-entendre sobre — sur la réalité. Du moins, est-ce ainsi que Debreux nous présente sa

---

17. *Ibid.* p. 29-30. Le caractère gras est de nous.

rencontre amoureuse avec Fabienne :

Or, je n'avais plus de souci de moi-même. J'avais été un rameau détaché du tronc. **Quelqu'un avait su me tremper en eaux nourricières, j'ai laissé croître des racines.** L'image n'est pas exagérée. Il me poussait des racines. Par Fabienne, j'apprenais à m'implanter dans un sol nourricier. Ou mieux, j'acquérais une optique nouvelle. Ou alors, était-ce une meilleure répartition de mes forces vitales<sup>18</sup>?

À l'instar de l'alcool, l'amour procure donc un certain type d'ivresse chez Debreux. Sa passion pour Fabienne lui apparaît comme une solution aux maux existentiels qui l'atteignent au plus profond de lui-même, c'est-à-dire dans son humanité qu'il n'a plus. Rien alors de surprenant de le voir décrire sa passion amoureuse en des termes métaphoriques similaires à ceux qu'il emploie pour parler de l'ivresse alcoolique : l'amour, confie-t-il, est la « noble sève de vie<sup>19</sup> », c'est-à-dire une réponse à son sentiment du vide :

Je n'avais eu de mesure que ma solitude, et quand Fabienne apparut j'ai pris ma véritable dimension humaine. Surtout j'acquis du coup la connaissance du désir soutenu, qui se renouvelle sitôt assouvi, qui renaît de lui-même. Voilà ce qui était moteur et force, ma raison et le devenir pour moi. Tout cela convergeant vers Fabienne<sup>20</sup>.

Ainsi tout comme l'ivresse alcoolique, l'ivresse amoureuse ouvre les yeux de Debreux sur de nouvelles réalités. Plus exactement, l'amour l'investit d'une lucidité presque surnaturelle, une lucidité amoureuse qui semble à première vue moins contrariante que celle

18. *Ibid.*, p. 137. Le caractère gras est de nous

19. *Ibid.*, p. 71.

20. *Ibid.*, p. 118.

acquise par l'alcool. En effet, la première fois que Debreaux voit les effets de l'alcool sur lui-même, c'est à travers les propos que lui tient Husmer; autrement dit, c'est littéralement en buvant les paroles de Husmer, qui lui apparaît d'ailleurs « effroyablement lucide<sup>21</sup> », que Debreaux découvre ce qu'il est lui-même. Or, le danger d'une telle lucidité, c'est qu'elle entrave l'un des buts principaux de la beuverie : celui d'échapper « momentanément » aux tourments existentiels inhérents à l'existence humaine : « Qu'importe le vide, quand on ne le sent pas<sup>22</sup> », dit souvent Debreaux. Malheureusement, l'alcoolomane ressent avec plus d'acuité les tourments contre lesquels il lutte en vain. L'ivresse décuple son autocritique, stimule son jugement, qui le confronte avec des éléments qu'il ignore à jeun. C'est d'ailleurs dans cette optique qu'il faut envisager les paroles d'un prêtre que Debreaux se remémore au début de roman : « Quand un homme boit, on ne sait plus communiquer avec lui<sup>23</sup> », et Debreaux d'ajouter cette phrase lourde de signification : « L'important pour moi, c'était de ne plus savoir communiquer avec moi-même<sup>24</sup> ».

Voilà donc où mène la lucidité alcoolique : elle érige une barrière infranchissable avec le « Soi sobre ». Mais le buveur s'abuse lui-même. Il se retrouve devant une nouvelle réalité encore plus redoutable. Dans un premier temps, la disparition de sa sobriété le soulage en effet d'un grand poids, mais, après coup, son ivresse lève le voile sur ses profondeurs intimes qu'il ne veut voir, ni ne peut affronter :

Il ne faut jamais inonder un homme d'une lumière si crue qu'il se

21. *Ibid.*, p. 59.

22. *Ibid.*, p. 140.

23. *Ibid.*, p. 19.

24. *Ibid.*, p. 19.

voie nu. C'est peut-être une thérapeutique recommandable en certains cas. Encore faut-il que l'ordonnance provienne d'un savant expert en ces révélations<sup>25</sup>.

Quoi qu'il en soit, le buveur ne peut échapper à sa conscience, et ce, peu importent les voies qu'il emprunte pour fuir : « Et je buvais. Mon leitmotiv. Je buvais. Je cherchais à fuir, mais l'œil était toujours là<sup>26</sup> ». Il ne s'agit pas ici d'une hallucination, mais plutôt de l'œil de sa conscience, similaire en quelque sorte à l'œil de Dieu regardant Caïn. Cet œil auquel Debreux ne peut pas échapper impose, il va sans dire, sa présence dès le premier chapitre de *Cul-de-Sac*. Sa figurativisation prend forme sous les traits d'un oiseau de proie — l'épervier — dont les yeux perçants accentueront la descente de Debreux au plus profond de lui-même.

\* \* \*

## 2. La symbolique de l'épervier

Aussi temporaire soit-elle, la lucidité est en quelque sorte bénéfique au buveur. Elle lui donne accès aux profondeurs de sa conscience. Il n'hésitera donc pas à boire avec excès pour connaître à nouveau une telle ivresse, dont les symptômes sont : la perte de la sensation proprioceptive du corps, la conscience aiguë du temps présent et la conquête de son espace intérieur<sup>27</sup>. Semblable sur plusieurs points aux sensations ressenties par certains

25. *Ibid.*, p. 75.

26. *Ibid.*, p. 142.

27. Véronique Nahoumi-Grappe, *La Culture de l'ivresse*, p. 41 et suiv.

mystiques capables d'entrer en transe, une telle ivresse est plus qu'une simple recherche de bien-être : elle se veut un désir de communion avec les forces surnaturelles, c'est-à-dire avec Dieu ou le sacré. Rappelons-nous des paroles de Debreux agonisant au fond de la crevasse et qui confessait : « Je n'ai jamais cessé de croire en Dieu<sup>28</sup> ».

Ainsi tel le mystique, notre buveur est fondamentalement insatisfait de sa condition humaine. Il éprouve le puissant désir, comme une soif de Dieu, d'atteindre un niveau supérieur d'existence. Mais là où le mystique tente de ne faire qu'un avec le divin au moyen de la méditation et de la prière, le buveur a recours quant à lui à l'alcool. Sa condition physiologique ne lui permet pas cependant de se maintenir de manière prolongée ou continue dans un état d'ivresse. Par ailleurs, et contrairement au mystique, son désir de rechercher et d'éprouver l'ivresse totale n'est ni plus ni moins qu'un interdit aux yeux des hommes. La prétention pour un humain d'aspirer à une condition autre que celle allouée par le Créateur représente un péché d'orgueil qui nécessite un châtiment. L'un des commandements de l'Église ne déclare-t-il pas que « l'alcool rend l'homme semblable à la bête, et souvent le fait mourir ».

Cette conception de la faute et de la punition, si présente dans la production littéraire québécoise — et à commencer dans celle de Thériault — n'est pas propre à la tradition catholique chrétienne. Elle se retrouve également dans d'autres cultures religieuses, dans les mythes grecs notamment, où Thériault n'a cessé de puiser son

---

28. *Cul-de-Sac*, p. 35.

inspiration. L'épisode de Debreaux dans la crevasse est une figuration symbolique du mythe de Prométhée. On connaît en effet l'histoire de ce mythe. Ayant dérobé à Zeus le secret du feu pour le transmettre aux hommes, Prométhée est condamné à être enchaîné pour l'éternité à un rocher, où un aigle vient lui dévorer le foie qui, se régénérant chaque jour, permet à l'oiseau de proie de poursuivre quotidiennement son cruel festin. Dans le *Dictionnaire des Symboles*, Prométhée est présenté ainsi :

Descendant des Titans, il porterait en lui une tendance à la révolte. Mais ce n'est pas la révolte des sens qu'il symbolise, c'est celle de l'esprit, de l'esprit qui veut s'égaler à l'intelligence divine, ou du moins lui ravir quelques étincelles de lumière. Ce n'est pas rechercher l'esprit pour lui-même, sur la voie d'une spiritualité progressive de soi, mais c'est utiliser l'esprit à des fins de satisfaction personnelle<sup>29</sup>.

Quant à l'aigle, il serait le « symbole primitif et collectif du père et de toutes les figures de la paternité<sup>30</sup> ». Le choix d'un tel oiseau comme « pourvoyeur » du châtiment est très révélateur, car motivée par l'orgueil, la révolte de Prométhée contre Zeus peut être qualifiée de « concupiscence de l'esprit<sup>31</sup> », de ce désir conscient ou inconscient de surpasser le Père. Goethe, qui a écrit à partir de ce mythe un drame (*Prometheus*, 1773) demeuré inachevé, fait dire à son Prométhée que les dieux sont devenus carrément inutiles : « Je ne suis pas un dieu, et je crois valoir chacun d'eux<sup>32</sup> ».

29. *Dictionnaire des symboles*. p. 786-787.

30. *Ibid.* p. 12.

31. L'énoncé est de Morenon et Rainault. *Alcool : Alibis et solitude*, p. 178.

32. Raymond Trousson. « Prométhée ». *Dictionnaire des mythes littéraires* (sous la direction de Pierre Brunel.), Paris. Éditions du Rocher. 1988. p. 1149.

Le même sentiment de révolte se retrouve chez le héros de Thériault. Son père, figure parfaite du maître inflexible et sévère, n'est pas sans rappeler celle de Zeus, le Père des dieux :

La vérité fondamentale, elle était lui, le lui total, l'autocratie. De son attitude envers ses ouvriers à son attitude par devers sa famille, tout était axé sur une autorité non raisonnée, entière, où Patrice Debreyne posait lourdement ses décisions et n'admettait aucune réplique. C'était à prendre ou à laisser<sup>33</sup>.

Cependant, le roman diffère du mythe grec, à commencer par la figure symbolique de l'épervier qui remplace celle de l'aigle. Il faut se demander toutefois si Thériault a usé de sa licence poétique ou avait des raisons personnelles de préférer l'épervier à l'aigle. Non seulement cet oiseau de proie se rencontre-t-il moins souvent que l'aigle dans le grand Nord canadien, mais ses caractéristiques, d'un point de vue ornithologique, ne sont guère compatibles avec l'oiseau qui nous est décrit dans le roman. L'épervier brun (*Accipiter striatus*), rapace forestier de la famille des Accipitridés, se nourrit essentiellement de petits oiseaux. La description que l'on retrouve de l'aigle royal (*Aquila chrysaetos*) dans le *Guide d'identification des Oiseaux de l'Amérique du Nord* est quant à elle plus vraisemblable. On dit qu'il « habite les terrains montagneux ou montueux et chasse petits mammifères, serpents et oiseaux en terrain découvert ; il est aussi un charognard. Niche dans un escarpement ou dans un arbre<sup>34</sup> ». Carole Bérubé ajoute, pour sa part, que l'aigle royal capture « à l'occasion [...] des proies aussi grosses que des cerfs [ou] mange aussi

33. *Cul-de-Sac*, p. 92.

34. *Guide d'identification des oiseaux de l'Amérique du Nord* de la National Geographic Society. La Prairie, Éditions Marcel Broquet, 1987, p. 184 et 190.

parfois des cadavres<sup>35</sup> ».

Symbolique de la masculinité, l'épervier de Thériault est à nos yeux porteur d'une double signification. Il symbolise premièrement la forme que prend la punition du buveur : il est l'instrument divin de l'expiation. Mais une fois la faute expiée, Debreux peut aspirer à une vie nouvelle en passant par une seconde naissance. Le symbolisme du pénis, soit le principe masculin, associé au principe féminin de la crevasse, sous-tend à notre avis tout l'inconscient du texte. Ainsi le vol de l'oiseau de proie au-dessus de la crevasse n'est pas sans signification. Au-delà les raisons naturelles ancrées dans le comportement de l'épervier, ces vols de reconnaissance avant l'attaque sont autant de charges pulsionnelles, voire de préludes érotiques, qui attisent le désir de Debreux de voir l'oiseau de proie foncer sur lui. Vers la fin de son séjour dans la crevasse, sur le point d'être rescapé de sa chute, Debreux est victime d'hallucinations dues à l'épuisement et à l'inanition. Il prend en effet son sauveur pour l'épervier, et entre dans un délire pour le moins surréaliste, au cours duquel il s'adresse à Dieu, avant de faire mention étrangement du miel qu'il aurait goûté au fond de la crevasse...

« Mon Dieu, Dieu de Fabienne, mon Dieu, ramenez l'épervier!  
Ramenez-le qu'il termine son ouvrage! » Puis encore... Puis encore... « Mon Dieu...! Mon Dieu...! » Ma seule prière, ma seule pensée de prière. J'avais chaud. Du bleu coulait sur moi. Une voix criait, offrant des bananes. Une musique folle

---

35. *Les Oiseaux du Québec*. Outremont. Éditions Québécor, 1994. p. 65.

secouait le granit. **Je léchais du miel<sup>36</sup> sur la pierre<sup>37</sup>...**

Le miel dont parle Debreux — qu'il soit réel ou imaginaire — est ici une métaphore. Il est l'expression d'un fantasme de délivrance, l'annonce même de la fin d'une époque dans l'existence de l'ingénieur. Avec humilité Debreux a reconnu sa faute : « Hors de ma douleur, hors de ma peur, hors de mon désespoir... Rien<sup>38</sup> », reconnaît-il. Il a accepté le châtiment comme étant une incontournable fatalité. À ses yeux, l'épervier est l'instrument de la justice « divine ». Aussi lui est-il reconnaissant : « Se savait-il puissant parmi les puissants<sup>39</sup>? », dira-t-il de l'épervier. Signe de son repentir, Debreux souhaite même l'accomplissement de sa peine : « Une sorte de désir infantile me secouait, m'exaspérait. Puisqu'il avait commencé la tâche, pourquoi cet épervier ne venait-il pas la

36. Le *Dictionnaire des symboles* décrit ainsi les caractéristiques mythico-religieuses du miel : « Le miel [est] célébré comme principe fécondateur, source de vie et d'immortalité, à l'instar du lait et du soma. [...] En tant que nourriture unique, le miel étend son application symbolique à la connaissance, au savoir, à la sagesse, et sa consommation exclusive est réservé aux êtres d'exception, sur ce monde comme dans l'autre. [...] Selon le Pseudo-Denys l'Aeropagite, les enseignements de Dieu sont comparables au miel pour leur propriété de purifier et de conserver. Le miel désignera la culture religieuse, la connaissance mystique, les biens spirituels, la révélation à l'initié. Virgile appellera le miel *le don céleste de la rosée*, la rosée étant elle-même le symbole de l'initiation. Le miel en viendra aussi à désigner la bénédiction suprême de l'esprit et l'état de nirvana: symbole de toutes les douceurs, il réalise l'abolition de la douleur. Le miel de la connaissance fonde le bonheur de l'homme et de la société. [...] Le miel joue ainsi un rôle dans l'éveil printanier initiatique. Il est lié à l'immortalité de sa couleur — jaune d'or — par le cycle éternel des morts et des renaissances. [...] Résultat d'une transmutation de la poudre éphémère du pollen ou succulente nourriture d'immortalité, le miel symbolise la transformation initiatique, la conversion de l'âme, l'intégration achevée de la personne. Il réduit en effet une multitude d'éléments dispersés à l'unité d'un être équilibré. De même qu'est ignoré le processus de cette mutation biochimique, de même est ignorée, mais réelle, l'action de la grâce mystérieuse et des exercices spirituels, qui font passer l'âme de la dissipation mondaine (elle butine de fleur en fleur) à la concentration mystique (le miel). De même restent obscurs les processus d'intégration du Moi sur la voie de l'individuation. Ainsi en est-il de la transmutation initiatique. C'est bien en partant de ces relations que la psychanalyse considère le miel comme *le symbole du Moi supérieur, ou Soi, en tant que dernière conséquence du travail intérieur sur soi-même* » (p. 632-634). L'italique est de nous.

37. *Cul-de-Sac*, p. 154.

38. *Ibid.*, p. 37.

39. *Ibid.*, p. 81.

terminer<sup>40</sup> »? Après cette rude épreuve, cette expiation, le miel auquel s'abreuve Debreux, annonce le début d'un temps nouveau pour le buveur. Du moins l'espère-t-il.

L'épervier, la crevasse et le miel, voilà autant de symboles métaphoriques qui concourent à la quête initiatique de Debreux. Tel Prométhée, il est lui aussi condamné à la clairvoyance! Sorti de la crevasse, pourra-t-il renaître dans la société des hommes? Voilà toute la question. Prométhée fut délivré de ses chaînes par Héraclès. Debreux sera-t-il secouru par un autre dieu similaire? Une chose est sûre. Dans son cas, cette renaissance ne sera pas seulement une deuxième chance, mais aussi, sa dernière.

\* \* \*

### **3. La concupiscence de l'esprit**

Quand Debreux reprend ses sens à l'hôpital de Québec où il a été ramené, une triste nouvelle l'attend. Désormais il devra vivre avec une jambe en moins, conséquence fâcheuse de ses heures d'agonie passées dans la crevasse avec une fracture ouverte. Il est évidemment choqué : « La sensation d'un crime commis contre moi, d'une invasion de moi, d'un pillage de moi qui me révoltait<sup>41</sup> ». Comme nous l'avons mentionné dans les deux chapitres précédents, Debreux est un homme qui souffre de ne pas avoir eu l'impression de tenir les rênes de sa vie. Hélas, le pur sentiment de révolte qu'il éprouve

---

40. *Ibid.*, p. 153.

41. *Ibid.*, p. 181.

en se voyant ainsi infirme est un indice d'une crise majeure à venir : au manque frustrant de relations entre lui et son père s'ajoute l'amputation de sa jambe. Son moignon lui rappelle chèrement le prix de la vie qu'il a menée, de ses fautes et de son ultime châtiment. Ses blessures physiques le renvoient également à une autre réalité plus sombre encore : « Je n'ai jamais demandé qu'on m'apporte un miroir où se serait reflété mon visage. [...] Et si l'enveloppe était ainsi dégénérée, l'âme n'était-elle pas aussi au même niveau<sup>42</sup> »?

Quand Debreux se sentait « diminué » avant son accident, il atténuait ses carences, voire atteignait le bien-être suprême, en se vautrant dans l'alcool. Or, la fuite de cette vie qu'il méprisait parce qu'il n'avait pas l'impression d'avoir la moindre emprise sur elle, doublée de sa honte face aux jugements des autres, ont fini par faire de lui une loque humaine. Il n'ose même plus affronter son propre regard, d'où son refus du jugement objectif du miroir. Il n'en a de toute façon plus besoin. Tel le feu de Prométhée, l'ivresse est venue projeter sa conscience vers des sphères de l'oubli et de l'acceptation qui, même après la crevasse, semblent encore légèrement persister. C'est du moins ce que nous pouvons déduire de ses propos quant à son attitude face au vide qu'il a toujours ressenti, voire au jugement de Dieu qui, curieusement, le préoccupe moins que celui de son ancienne amoureuse. Debreux a l'impression d'avoir déjà payé pour tous ses péchés :

Je n'avais ni remords, ni doutance, ni angoisse. Ma peur, oui, mais irraisonnée et déraisonnable. Au travers cependant, rien, ce vide même qui m'avait tant effrayé et qui avait le mérite d'être le moi que j'étais devenu, détaché de tout. Même de Fabienne, je crois. Et pourtant non. Fabienne était encore là. Aussi présente que l'œil qui

---

42. *Ibid.*, p. 183.

regardait Caïn. Non plus la Fabienne à laquelle me raccrocher, mais l'autre, celle qui tranquillement s'était créée en moi, à même le souvenir d'amour. Désormais Fabienne était là, accusatrice. Si je craignais la mort, ce n'était pas en tant que telle, fin de vie, passage de la lumière au noir éternel. J'appréhendais surtout de devoir un jour me trouver devant Fabienne à qui je ne saurais jamais justifier mes vices et mes turpitudes. S'il est une vie éternelle, lorsque j'y accéderai, qu'y trouverai-je? Peut-être Fabienne... Sûrement Fabienne, qui me demandera des comptes. Moi, que l'on avait nourri autrefois de la peur du jugement de Dieu, je craignais surtout le jugement de cette fille que j'avais aimée<sup>43</sup>.

La crainte du jugement de Fabienne s'explique peut-être d'abord parce qu'inconsciemment Debreux a la conviction d'avoir déjà subi la colère divine par l'intermédiaire de l'épervier. Sa hantise du jugement de Fabienne indiquerait la honte et le désespoir de décevoir la seule personne sur terre qui l'ait vraiment aimé, sinon pour l'homme qu'il était, du moins pour celui qu'il aurait pu devenir. Par ailleurs, Debreux n'est pas totalement indifférent à la réaction de la société. Il s'interroge beaucoup en faisant une comparaison très intéressante entre lui et le prêtre qui vient le visiter :

Après m'avoir d'abord agacé, c'était l'humilité même de sa condition qui maintenant m'attirait à lui, sa bure reprisée, ses pieds nus, sa tête rasée, enlaidie à dessein, asexué. D'une façon, il était comme moi une sorte de déchet. Chez lui, l'état était volontairement choisi, soit, mais il ne lui conférait de dignité que devant Dieu, si les affirmations évangéliques tiennent encore. Auprès du gras clergé, dans les salons aux ors baroques des archevêchés, ne serait-il pas, comme, moi, un intrus de mauvaise mine dont la présence exaspérerait les dignitaires replets? À quelle table mange un Capucin quand Monseigneur reçoit? À quelle table pouvais-je manger, moi<sup>44</sup>?

---

43. *Ibid.*

44. *Ibid.*, p. 189.

L'analogie entre le moine et l'ivrogne, peut aussi se comparer à celle qui sous-tend le mythe de Prométhée (voir Tableau IV, p. 96). Les trois personnages sont en quête d'un absolu grâce auquel ils pourraient transcender leur condition originelle : la Connaissance pour Prométhée, l'Extase spirituelle pour le moine et l'Ivresse pour Debreux. Leur aspiration les confronte néanmoins directement à un ordre supérieur (Zeus, Dieu ou le Père), qu'ils ne peuvent atteindre sans

TABLEAU IV LES TROIS TYPES DE QUÊTE			
LE MONDE	PAÏEN	HUMAIN	CHRÉTIEN
LA LOI DE/DU	Zeus	Père	Dieu
LE SUJET	Prométhée	Debreux	Moine
LE MOYEN	Feu	Alcool	Prière
L'OBJET DE LA QUÊTE	Connaissance	Ivresse	Extase spirituelle

l'aide d'un moyen ou allié, soit le Feu, la Prière et l'Alcool. Or, une telle analogie nous ramène directement au culte de Dionysos dont nous avons traité au premier chapitre. En effet, si nous observons ce tableau de près, nous voyons qu'il renferme les principaux éléments des dionysies, dont le principal est l'initiation aux Mystères. Prométhée, le buveur et le mystique, tout comme l'adorateur de Dionysos, de par l'objet de leur quête, s'isolent volontairement de la société des hommes, quitte à en subir les regards désapprobateurs : le mystique fait vœu de pauvreté et de chasteté; l'ivrogne fait fi de la norme sociale et son geste rappelle les conséquences du culte du dieu du vin durant l'Antiquité :

Ce déchaînement [...] contribue à donner au culte de Dionysos une situation particulière, en marge des manifestations officielles de la

cité, dont il brise les cadres. De même, les mystères de Dionysos, unissant hommes et femmes, citoyens et esclaves, mettent à mal la hiérarchie sociale<sup>45</sup>.

De tels comportements ne sont pas sans rappeler les dangers de l'ivresse vis-à-vis des rangs sociaux. Souvenons-nous des appréhensions de Patrice Debreyen envers son fils alcoolique, ce « rouage fou<sup>46</sup> » qui représentait une menace pour l'harmonie et la tranquillité familiales. Mais la quête de Debreyen, comme celle du Prométhée ou du Moine, ne mettent pas qu'en péril la société. À l'instar de celle des disciples de Dionysos, elle transgresse l'équilibre entre le profane et le sacré :

L'ordre même des valeurs humaines se trouve bouleversé par le fait que Dionysos, seul dieu né d'une mortelle, reste proche des humains et leur permet, réciproquement, de s'assimiler à lui : contrairement à celles de tous les autres dieux grecs, la religion dionysiaque abolit la frontière entre l'humain et le divin<sup>47</sup>.

Mais cette disparition des limites entre Dieu et les hommes, si elle peut être cause d'illuminations et de sentiments de bonté pour le mystique, elle n'est sans doute pas aussi agréable pour les autres qui la découvrent. On l'a vu avec Prométhée, on l'a vu avec Debreyen. Si l'ivresse permet au buveur de se rapprocher d'un monde différent, éloigné de ses préoccupations qui le rendent si malheureux, si insatisfait, et que seul son alcoolémie lui permet de fuir, il n'en demeure pas moins que cette vision est éphémère et que le retour à la sobriété est toujours douloureux, et de plus en plus difficile avec le temps. Le nombre de bouteilles dont le buveur a besoin augmente et, au fur et à mesure qu'il recherche avec

45. Alain Moreau, « Dionysos antique : l'insaisissable », *Dictionnaire des mythes littéraires*, p. 444.

46. *Cul-de-Sac*, p. 92.

47. Ann-Déborah Lévy, « Dionysos : l'évolution du mythe littéraire », *Dictionnaire des mythes*

une désespérance accablante ce monde qui lui échappe, il se détruit en s'intoxiquant. Quelquefois il l'ignore bêtement, quelquefois encore avec une lucidité terrifiante, il sait précisément ce que l'avenir lui réserve. Comme c'est le cas de Debreux :

Maintenant, je savais précisément le sort qui m'attendait. Plus d'ignorance là-dessus, plus d'indécision. La fin était là, à terme proche. La dégénérescence, la souffrance, la mort. Pourtant, les épouvantes restaient. Jamais aussi atroces. Je ne voulais pas souffrir. Souffrir dans mon corps, recommencer la douleur comme au fond de la crevasse de granit. Au lieu du vide intangible, désormais la panique devant le mal<sup>48</sup>...

Il est bien évident qu'après avoir désiré échapper avec tant de concupiscence à sa situation, pour se retrouver dans une condition physique pire qu'avant sa mésaventure, Debreux est plus que démoralisé. Après avoir atteint son esprit, l'alcool s'attaque maintenant pernicieusement à son corps, comme l'épervier dans la crevasse qui était à la fois perçu comme son bourreau et comme son sauveur. Pathologiquement alcoolique, l'ingénieur n'a d'autres recours que de recommencer à boire pour étouffer sa peur de la souffrance, même s'il doit ainsi précipiter sa mort. Peut-on alors parler d'indifférence ou d'autodestruction? Debreux a-t-il vaincu sa peur de l'inconnu que représente la fin de toute existence terrestre, un peu à la manière du chrétien qui voit dans la mort l'heureux moment de son union avec le divin? ou n'est-ce que le prolongement de son châtiment amorcé dans la crevasse? Symboliquement, tout indiquait dans le roman que Debreux allait bénéficier d'une renaissance, d'une deuxième chance. Il n'en est rien. Le titre même du

48. *littéraires*, p. 444.  
Cul-de-Sac, p. 189-190..

roman, *Cul-de-Sac*, nous montre la seule fin envisageable pour Debreux. Comme le dit Jean Sutter, la quête existentielle du buveur, pour lequel l'alcool semble la seule solution possible, est une inévitable régression :

En faisant la conquête de ce qu'il nomme le réel, l'homme n'a alors conquis qu'une prison. On doit le reconnaître, il est jusqu'à un certain point porté à s'enfermer dans ce morne refuge, car il y est préservé d'un « invisible » d'autant plus redouté qu'il n'a jamais osé tenter de le connaître. Mais aussi, obscurément et à l'opposé, il étouffe dans un carcan dont l'envie lui vient de se libérer. Et l'ivresse peut lui offrir cette libération. Au fond de sa régression, il retrouvera la richesse baroque d'un imaginaire débridé et la toute puissance de sa mégalomanie infantile. Dérisoire reconquête! « Misérable article »! Nous ne le savons que trop, ce remède là est pire que le mal dont, pour un instant, il nous délivre. De l'ivresse, on pourrait dire — et avec encore de meilleures raisons — ce qu'Henry Michaud dit du rêve « qui, n'importe où il vous mène, vous y mène attaché et sans que vous puissiez rien ». L'ivresse donne l'impression, parfois, de libérer et de stimuler l'anticipation mais c'est une anticipation qui marche en aveugle et qui déraille. Toute anticipation n'est pas bonne à prendre<sup>49</sup>.

\*

Quelle anticipation, quels rêves attendent Debreux qui se sait de toute façon condamné? Sentant sa fin toute proche, il peut encore accélérer sa venue en se remettant à boire. Debreux sait qu'il n'a plus ni suffisamment de temps, ni suffisamment de volonté pour changer quoi que ce soit à sa vie. Il a toujours été un « déchet », et il le restera. C'était d'ailleurs sans aucun doute la véritable raison de ses beuveries. Mais la certitude de sa mort prochaine change curieusement toute sa perspective :

Si, il y avait changement. Et je crois que j'étais presque soulagé. Ce

49. Jean Sutter, « L'Ivresse est une régression », *Les Ivresses* (sous la direction de Yves Pellicer), p. 103.

qui avait été mon mal n'avait-il pas été, jusqu'à un certain point, la peur irraisonnée de l'inconnu? N'était-ce pas l'imprécision même, le vide qui est en soi la négation d'identité, qui m'avaient à ce point exacerbé, poussé à boire, amené à chercher la fuite et l'évasion ? Tout maintenant se réduisait à un seul facteur, inéluctable, précis comme une corde de pendu et la sentence des juges : dans un temps qui se pouvait définir bien facilement, je serais mort. J'aurais atteint le bord de l'abîme où tomber. À jamais<sup>50</sup>.

Debreux finira donc sa vie en buvant, mais cette fois beaucoup plus pour alléger ses souffrances physiques, sa « panique devant le mal », que pour oublier les grandes questions qui le tiraillaient par rapport à sa crise identitaire ou pour combler le vide de sa vie. La soif intenable qui était la sienne, cette concupiscence de l'esprit, fera désormais place à un appétit de mort, à un désir de clore définitivement le dernier chapitre de son imbuvable existence.

---

50. *Cul-de-Sac*, p. 186.

## CONCLUSION

### BOIRE L'AUTRE

Il est deux manières possibles — et irréductibles — de répondre à la question « pourquoi ?» adressée à un comportement humain, selon que l'on citera une cause ou une raison (ou motif), selon que l'on formulera une phrase commençant par « parce que », ou « en vue de » ou « pour ». La cause regarde vers l'arrière, elle désigne une condition ou un événement antécédent supposé producteur du comportement, alors que la raison ou le motif sont prospectifs, regardant vers l'avant, qualifiant une fin ou un projet visé par le comportement.

Michel Legrand  
*Le Sujet alcoolique*<sup>1</sup>

Muse des poètes, décrite, racontée, érigée en mythe dans la plupart des civilisations antiques qui en connaissent les effets stimulants, l'ivresse conserve encore aujourd'hui son halo de mystères et de craintes. Malgré en effet les traités médicaux les plus étoffés et les plus à jour, malgré encore les recherches les plus savantes capables de nous expliquer chimiquement les principes de l'intoxication alcoolique ou les effets neuro-psychiques reliés à une surconsommation, l'ivresse demeure un tabou qui échappe à la simple compréhension humaine. Si la science relativement nouvelle qu'est l'alcoologie nous propose de pertinentes études sur le « Comment » de l'ivresse, elle est encore incapable de nous

---

1. Michel Legrand. *Le Sujet alcoolique : Essai de psychologie dramatique*. Paris. Éditions Desclée de Brouwer, coll. « Re-connaissances », 1997, p. 48.

fournir des réponses claires sur son « Pourquoi ». Consciemment ou inconsciemment, le sujet alcoolique garde enfouies au fond de lui-même les raisons d'être de son désir de boire, comme nous le rappellent Henri Péquignot et Jean Trémolière :

On a beaucoup discuté, et ceci est général en médecine psychosomatique, la *spécificité* du tableau névrotique qui aboutit à l'alcoolisme. On a insisté notamment sur le caractère oral et captatif de ces sujets, sur leur infantilisme affectif, sur les échecs de leur libido, sur leur absence d'autonomie et d'indépendance. En fait, ces affirmations ne sont guère démontrables, car ces sujets ne peuvent être examinés qu'après intoxication, et il est alors difficile de démêler le fond mental avant l'intoxication et la modification due à celle-ci. Rappelons que ces névrosés trouvent à court terme dans l'alcool une véritable « thérapeutique ». Une des causes d'échec de la rééducation de l'alcoolique est qu'on ne fournit rien en remplacement de cette « thérapeutique » efficace<sup>2</sup>.

Ainsi s'il est relativement facile de déterminer, au plan médical, le taux d'alcoolémie d'un consommateur, ni le médecin, ni le chimiste, ni personne, ne peut prédire réellement comment un individu *X* va se comporter une fois intoxiqué. Chaque buveur réagit en effet différemment à l'alcool, qui stimule les zones les plus intimes de sa psyché. C'est pourquoi doit-on donner quelques crédits à l'expression, souvent employée, d'*« alcoolisme existentiel »*. Elle est une réponse aux incapacités de la science moderne d'expliquer le désir de boire chez l'individu.

\*

L'idée d'origine de notre mémoire s'inscrit dans la même foulée. Devant

---

2. *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1998, p. 723.

l'impossibilité de la science bio-médicale (ou autre) de nous donner un modèle explicatif du **Désir de l'ivresse** chez l'individu, ne devrait-on pas chercher des éléments de réponse au plan de l'imaginaire et, plus particulièrement, au plan de l'imaginaire littéraire? La littérature peut-elle offrir une « réponse » au « Pourquoi » de l'ivresse? Au « témoignage » direct et personnel de l'alcoolique peut-on substituer le « texte » du **buveur fictif**? À nos yeux, le roman *Cul-de-Sac* d'Yves Thériault s'avérait une œuvre littéraire des plus pertinentes pour mettre à l'épreuve une telle hypothèse de recherche.

S'inscrivant dans la lignée de ces écrivains français du XIX<sup>e</sup> siècle, tels que Baudelaire, Zola et Apollinaire, Thériault s'attaquait à un heureux défi : celui de la représentation de l'ivresse en littérature. Comme nous le disions dans le **chapitre I**, l'alcool exerçait une fascination depuis les tout débuts de notre civilisation, chez les Grecs notamment, qui vouaient un culte au dieu du vin, Dionysos. Cet intérêt allait se perpétuer jusqu'à chez nous, dans les contes de Louis Fréchette et dans les nombreux écrits de propagande sur la tempérance qui circulent au début du siècle. Parce que l'alcoolisme, avant d'être une source d'inspiration pour les romanciers, est d'abord un grave problème social. En nous basant sur le personnage de Victor Debrey, nous voulions identifier dans le **chapitre II** les circonstances sociologiques de cet alcoolisme « existentiel », en décrivant les étapes du scénario de l'ivresse: à commencer par la première ivresse, les moments du boire puis l'espace romanesque de l'enivrement.

Récit homodiégétique, *Cul-de-Sac* ne livre pas cependant ses mystères aussi facilement qu'on pourrait le croire. Les confessions de son narrateur-protagoniste-

alcoolique, Victor Debroux, sont parsemées de difficultés insoupçonnées. La narration de ses confessions est-elle faite ou non sous l'effet de l'ivresse, nous demandions-nous dans le **chapitre III**? Quels en seraient alors les signes distinctifs, dans la mesure où le romancier pouvait effectivement rendre une telle narration vraisemblable? Or, d'un point de vue strictement textuel, il est impossible de prouver hors de tout doute raisonnable qu'un segment narratif donné exprime une **ivresse textuelle**, c'est-à-dire un discours tenu par un narrateur ivre, sans tomber dans le domaine de la pure interprétation. C'est cependant au niveau des structures du roman et de la mise en intrigue du récit, et de toute la symbolique reliée à l'épisode de la crevasse, que nous savons être en présence d'un alcoolique véritable. Voilà ce que nous avons voulu chercher à démontrer tout au long du **chapitre IV** de notre mémoire.

\*

Le roman *Cul-de-Sac* nous offre une compréhension profonde de la réalité intérieure de l'alcoolique. Les invariants relatifs aux moments du boire, la classification des trois mondes (le monde des autres, le monde de l'ivresse euphorique et le monde abyssal) du buveur excessif, la réécriture moderne et québécoise du mythe de Prométhée, sont autant d'éléments qui nous invitent à croire que Thériault a mûri longtemps le contenu de son roman. Le caractère introspectif de la narration de Debroux nous renvoie en effet continuellement à l'imaginaire de l'ivresse. Bien malgré lui, Debroux nous ouvre les portes de son inconscient de buveur invétéré. Les propos que Véronique Nahoum-

Grappe tient sur le **désir de l'ivresse** — désir ancré au plus profond de la conscience humaine — pourraient être débités par Victor Debreux lui-même :

La douleur humaine est intensément dégustée dans la conscience aiguë de sa durée et de ses vagues infernales, alors que le plus souvent le bonheur n'est réalisé qu'après coup, sous la forme d'une puissante nostalgie... Le malheur ou le bonheur dont il s'agit ici sont très concrets et concernent la vie quotidienne, celle que les philosophes laissent en général de côté, mais qui forment la traîne d'une intense production romanesque depuis trois siècles en Occident. Cette dissymétrie fonctionnelle de la conscience, pourtant très utile, qui consiste à percevoir où l'on en est et ce que l'on est en train d'éprouver, définit précisément la sobriété toujours en échec. L'ivresse alors serait une tentative pour investir aussi la simple présence au monde. Elle n'est « déraisonnable » que si l'on postule comme allant de soi une efficacité stable et épanouie de la raison sobre, de la vigilance. Or la « vie » elle-même reste dans l'ombre; l'éclairer pourrait être un des objectifs du désir d'ivresse, qui remplacerait alors la proximité de la mort<sup>3</sup>.

La conclusion à laquelle en arrive Véronique Nahoum-Grappe ne pourrait-elle pas être poussée encore plus loin? Ne pourrait-on pas faire un lien entre le **désir de l'ivresse et la pulsion de mort**? L'un comme l'autre ne sont-ils pas une recherche du « Nirvana » dont parle les psychanalystes<sup>4</sup>? Debreux ne veut-il pas accéder lui aussi à un bien-être trop rare, à une extase inaccessible de manière prolongée, d'où l'obligation pour lui de toujours boire davantage pour espérer la retrouver? C'est ce désir toujours inassouvi du buveur que certains spécialistes qualifient de « dipsomanie » :

3. *La Culture de l'ivresse*, p. 40-41. Le caractère gras est de nous.

4. Voir à ce sujet les auteurs suivants : Marion Péruchon et Annette Thomé-Renault, *Destins ultimes de la pulsion de mort*. Paris. Dunod. 1992. 206 p.; Norman O. Brown, *Eros et Thanatos*, traduit de l'américain par René Villoteau. Paris. Denoël. 1972. 410 p.; Eero Rechardt et Coll., *La Pulsion de mort*. Paris. PUF. 1984. 230 p.; S. Freud et Coll.. *Les Pulsions : amour et faim, vie et mort*. Paris. SETE. 1980. 320 p.

Forme particulière de comportement alcoolique paroxystique, [la dipsomanie est] caractérisée par des accès intermittents de consommation massive de boissons alcoolisées, d'un caractère quasi irrépressible, et déterminant habituellement des troubles itératifs de conduite. [...] Parmi les classifications internationales récentes, celle de la CIM-10 reprend le terme de dipsomanie en le reliant : d'une part, à la notion de *l'utilisation épisodique* du toxique et, d'autre part, à celle de « syndrome de *dépendance* »: désir puissant, compulsif d'utilisation de l'alcool, abandon progressif des autres sources de plaisir ou d'intérêt au profit de l'usage du seul toxique, poursuite ou reprise de la consommation de celui-ci malgré la survenue de conséquences manifestement nocives<sup>5</sup>.

\*

Ainsi la longue période d'abstinence de Debreux qui se termine avec la mort de Fabienne laisse à penser que le buveur de *Cul-de-Sac* est peut-être un dipsomane. Absorbé par son travail d'ingénieur, puis tombant amoureux de Fabienne, Debreux n'aurait en fait que remplacé une ivresse par une autre. Il faudrait alors se demander si l'ivresse ne serait pas alors **une fin en soi**, peu importe les effets ou les conséquences. L'analyse de Michel Legrand ouvre toute grande la porte à une kyrielle de possibilités, notamment quant à la dépendance vis-à-vis de l'ivresse :

La dépendance — dans un sens élargi, qui englobe la dépendance à des objets, y compris les drogues, mais ne s'y résume pas, loin de là — ne serait-elle pas un phénomène humain radical, qui concerne tout un chacun et serait révélé dans son paroxysme par les dits « dépendants », par excellence les toxicomanes [...] ? Autrement dit, ne serions-nous pas **tous dépendants** ? Et le véritable problème ne résiderait-il pas dans l'aménagement de nos dépendances plutôt que dans la revendication farouche d'une indépendance absolue, à laquelle, paradoxalement, le toxicomane

---

5. Antoine Porot. *Manuel alphabétique de psychiatrie clinique et thérapeutique*. Paris. PUF. 1996. p. 203.

participe à sa façon dans sa volonté d'échapper à toute limitation et de s'égaler aux dieux ? Dépendants d'abord, originellement d'autrui et de cet objet primitif de tenue — ou mieux pré-objet, puisque non encore posé distinctement en vis-à-vis d'un sujet déjà constitué — incarné par la mère. À la lumière de quoi les dépendances à des objets — y inclus, l'alcool et les drogues en général — prendraient une autre signification en tant que dépendances à des **objets-prothèses** investis passionnément ou maniaquement sur un mode exaspéré, comme des objets de remplacement d'un **être perdu**. D'où enfin une perspective thérapeutique, ou d'une intelligibilité jetée sur des entreprises thérapeutiques existantes, celle de la « substitution », voie royale pour traiter les désordres de la dépendance à l'objet vers les dépendances à une entité ou un être humain. Là résiderait sans doute la clé du succès remporté par les groupes d'anciens buveurs auprès de certains alcooliques. Une dépendance au groupe se substituerait à la dépendance à l'alcool qui elle-même s'était installée en remplacement d'un rapport humain perdu ou détruit. D'où l'efficacité particulière de la restauration de la reconnaissance, à travers le groupe, de la dépendance primordiale inhérente à la condition humaine, celle qui nous rattache à autrui<sup>6</sup>.

L'ivresse pourrait donc être globalement interprétée comme ce qui remplace le MANQUE, l'« être perdu » — l'AUTRE — dont parle Michel Legrand. Boire l'Autre jusqu'à plus soif, voilà le désir qui tenaille Debreux. Hélas! il n'est jamais possible d'atteindre l'Objet de notre désir inconscient, nous dit Lacan après Freud. C'est uniquement par la voix de la substitution symbolique que nous satisfaisons momentanément notre désir de l'Autre. L'alcool est un leurre qui vient métaphoriquement combler la bânce dans laquelle se retrouve Debreux. Jamais il ne pourra vider assez de verres pour satisfaire les absences du Père enfouies au fond de lui-même; jamais l'alcool ne viendra remplacer parfaitement le lait maternel qui lui a manqué enfant. Incapable de communiquer avec autrui, parce qu'incapable de soutenir le poids de son propre jugement, Debreux

---

6. *Le Sujet alcoolique*, p. 30. Le caractère gras est de nous.

sombre dans un cercle vicieux qui le fait boire davantage. Or, au fur et à mesure que ses débordements éthyliques prennent de l'ampleur, il se marginalise, et ce, d'autant plus que son besoin d'autrui s'aiguise au même rythme que les autres le fuient. Il n'y a plus de communication, plus d'échange possible, sauf lors de sa brève aventure amoureuse avec Fabienne, qui était l'esquisse d'une véritable relation sérieuse entre deux adultes. La mort de Fabienne fait à nouveau resurgir son vide existentiel, qui pourrait finalement se définir comme un « manque d'autrui ».

Une autre affirmation de Debreux, faite en tout début de roman, renforce cette interprétation. Il s'agit du «don de soi». Cloué au fond de la crevasse, l'alcoolique a en effet cette réflexion : « Je comprends aujourd'hui, si tard, que c'est justement ce principe qui est essentiel<sup>7</sup> ». Sans la pratique de ce principe, la vie est effectivement vide, privée de tout échange interpersonnel. Malheureusement, Debreux l'a compris trop tard, et l'amputation de sa jambe n'est que la conséquence de son incapacité à donner. Mais comment pourrait-il par ailleurs donner une quelconque parcelle d'amour, lorsqu'il n'a rien reçu de tel depuis sa naissance? Sans doute est-ce pourquoi ne craint-il plus la mort qui l'attend comme une amoureuse : telle l'ivresse éthylique, la Mort est pour lui la suprême anesthésie qui le soulagera enfin de ses souffrances. Il s'agit en quelque sorte d'un genre de suicide passif. Il n'y a pas d'autres solutions pour lui. Peut-être la Mort est-elle aussi son ultime rencontre avec l'**Autre**...

Il arrive que le suicide de l'alcoolique, qui n'est pas rare, délivre d'une certaine culpabilité ceux qui ont nourri le désir réel ou symbolique de ne plus le voir. L'alcoolique a, souvent, choisi le suicide en raison d'une alternative insupportable : vivre avec les

---

7. *Ibid.*, p. 18-19.

autres et endurer l'obsession de l'alcool; vivre sans eux et endurer une disqualification de plus en plus visible [...]. Le suicide ne signifie que rarement le désir de mourir. Dans la majorité des cas, chez l'alcoolique, il signifie le renoncement à l'espoir d'une vie « comme avant<sup>8</sup> ».

Que signifie une vie « **comme avant** » pour Victor Debroux? Toute sa vie n'a-t-elle pas été qu'une suite de déceptions et d'échecs? Devrons-nous encore remonter jusqu'à sa quiétude intra-utérine, à son complexe oedipien, dont parle Gérard Bessette<sup>9</sup>? Suivre une telle interprétation nous apparaît tout autant réductrice. La vie « comme avant » pour Debroux ne peut-être non plus celle de ses premiers succès professionnels ou de sa rencontre amoureuse avec Fabienne. Si l'on observe les bouleversements de son existence depuis sa **Rencontre**, un certain soir, au Club Saint-Denis, avec Bertrand Husmer — cet ivrogne clairvoyant — il est tentant de croire que si Debroux renonce à une vie « comme avant », « avant » signifie ici dans son imaginaire, une vie **comme avant** son premier verre...

---

8. *Le Sujet alcoolique*, p. 205-206.

9. *Une littérature en ébullition*. Montréal. Éditions du Jour. 1968. p. 175-180.

## BIBLIOGRAPHIE

### I - SOURCES

#### 1- ROMAN ÉTUDIÉ

THÉRIAULT, Yves, *Cul-de-Sac*, Québec, Institut littéraire du Québec, 1961, 223 p.

#### 2- ŒUVRES DE THÉRIAULT CITÉES OU CONSULTÉES

*Aaron*, Québec, Institut littéraire du Québec, 1954, 164 p.

*Agaguk*, Montréal, Typo, 1993, 326 p.

*Contes pour un homme seul*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, 196 p.

*L'Herbe de tendresse : récits*, Montréal, Typo, 1996, 250 p.

*Les Vendeurs du Temple*, Montréal, Typo, 1995, 318 p.

#### 2- ŒUVRES LITTÉRAIRES QUÉBÉCOISES CONSULTÉES OU CITÉES

FRÉCHETTE, Louis, Paul STEVENS et Honoré BEAUGRAND, *Contes d'autrefois*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1946, 274 p.

HARVEY, Jean-Charles, *Les Demi-civilisés*, Montréal, Les Éditions du Totem, 1934, 240 p.

### 3- ŒUVRES LITTÉRAIRES FRANÇAISES CONSULTÉES OU CITÉES

BAUDELAIRE, Charles, *Les Paradis artificiels – Le spleen de Paris*, Paris, Éditions Phidal, coll. « Classiques Français », 1995, 311 p.

RIMBAUD, Arthur, *Poésies : une saison en enfer, Illuminations et autres textes*, Paris, Librairie générale française, 1963, 254 p.

ZOLA, Émile, *L'Assommoir*, Paris, Éditions Phidal, coll. « Classiques Français », 1993, 410 p.

## II – ÉCRITS SUR YVES THÉRIAULT ET SON ŒUVRE

### 1- ÉTUDES

CARPENTIER, André, *Yves Thériault se raconte: entretiens*, Montréal, VLB Editeur, 1985, 188 p.

CHATLAIN, Harvey, « L’Isolement et la solitude dans les romans de Yves Thériault », Saskatoon Université de Saskatchewan, mémoire de maîtrise, 1973, 167 p.

ÉMOND, Maurice, *Yves Thériault et le combat de l’homme*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, 170 p.

LAFRANCE, Hélène, *Yves Thériault et l’institution littéraire québécoise*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 174 p.

LEFEBVRE, Michel, « Le Primitivisme d’Yves Thériault », Montréal, Université de Montréal, mémoire de maîtrise, 1962, 96 p.

SIMARD, Jean-Paul, *Rituel et langage chez Yves Thériault*, Montréal, Fides, 1979, 148 p.

### 2- ARTICLES DE REVUES

LEMIRE, Maurice, « *Cul-de-Sac* ». *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (sous la direction de Maurice Lemire), Montréal, Fides, tome IV, 1984, p. 238-240.

LOCKQUELL, Clément, « L’Expérience du vide : Cul-de-Sac », *Le Devoir*, 17 juin 1961, p. 11.

BELLEAU, André, « *Cul-de-Sac* », *Le livre de l’année*, 1962, p. 256-257.

- DAOUST, René, « Yves Thériault : *Cul-de-Sac* », *Relations*, juillet 1962, p. 202.
- GODIN, Gérald, « Yves Thériault : l'innombrable », *Livres et auteurs canadiens*, année 1961, p. 21-22.
- LÉGARÉ, Romain, « Les Livres canadiens : *Cul-de-Sac* », *Culture*, mars 1962, p. 113-114.
- ROBERT, Guy, « Le Sens des faits : *Cul-de-Sac* », *Revue dominicaine*, septembre 1961, p. 246-249.
- ROBERT, Guy, « Romanciers canadiens-français : *Cul-de-Sac* de Yves Thériault », *Le Quartier Latin*, 30 novembre 1961, p. 6-8.
- ROY, Paul-Émile, « Notices bibliographiques. Littérature canadienne : Thériault (Yves), *Cul-de-Sac* », *Lectures*, novembre 1961, p. 78.
- [SANS AUTEUR], « Arts et lettres. Yves Thériault : *Cul-de-Sac* », *Le Canada-Français*, 19 septembre 1968, p. 30.
- [SANS AUTEUR], « Thériault (Yves), *Cul-de-Sac* », *Fiches bibliographiques de littérature canadienne*, novembre 1968, 1 p.

### III - ÉTUDES SUR LE ROMAN QUÉBÉCOIS CONTEMPORAIN

- BESSETTE, Gérard, *Une littérature en ébullition*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 315 p.
- GALLYS, FRANÇOIS, Sylvain SIMARD et Robert VIGNEAULT (sous la direction de), *Le Roman contemporain au Québec (1960-1985)*, Montréal, Fides, 1992, 548 p.
- MARCOTTE, Gilles, *Le Roman à l'imparfait : essai sur le roman québécois d'aujourd'hui*, Montréal, La Presse, 1976, 194 p.

#### IV – ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

ALBÉRÉS, R.-M., *Histoire du roman moderne*, Paris, Éditions Albin Michel, 1962, 460 p.

BOISDEFFRE, Pierre de, *Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1962, 864 p.

LAGARDE, André et Laurent MICHAUD, *XXe siècle : anthologie et histoire littéraire*, Paris, Bordas, 1988, 896 p.

#### IV - ÉTUDES SUR L'IVRESSE ET L'ALCOOLISME

BERGERET, Jean, *Toxicomanie et personnalité*, Paris PUF, coll. « Que sais-je? », n° 1941, 1994, 128 p.

BERNARD, Jean Marc, *L'Alcoolisme au Québec : inventaire des sources d'information et des institutions traitantes (3<sup>e</sup> conférence du clergé canadien sur l'alcoolisme (18 juillet 1957)*, Québec, Secrétariat permanent de la Ligue catholique internationale contre l'alcoolisme, 1957, 215 p.

«BRUHL, Adrien, *Liber Pater : origine et expression du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain*

Paris, E. de Boccard, 1953, 355 p.

CARRIER, Émilien, *Sobriété, alcool, alcoolisme*, Québec, Sobriété du Canada, 1984, 179 p.

CHABROL, Henri, *Les Toxicomanies de l'adolescent*, Paris PUF, coll. « Que sais-je? », n° 2700, 1992, 128 p.

DÉCARIE, Graeme, *La Prohibition au Canada. Histoire du Canada en images* (diapositives), Ottawa, Musée national de l'homme, Office national du film du Canada, 1978, 19 p.

DUPONT, Florence, *L'Invention de la littérature: de l'ivresse grecque au livre latin*, Paris, Éditions La Découverte, 1994, 299 p.

DURAND, Yves et Jean MORENON, *L'Imaginaire de l'alcoolisme*, Paris, Éditions universitaires, 1972, 173 p.

- FOUQUET, Pierre et Martine DE BORDE, *Histoire de l'alcool*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », n° 2521, 1990, 128 p.
- FOUQUET, Pierre et Martine DE BRODE, *Le Roman de l'alcool*, Seghers, Paris, 1985, 334 p.
- JEANMAIRE, Henri, *Dionysos : histoire du culte de Bacchus*, Paris, Pavot, 1970, 509 p.
- LEGRAND, Michel, *Le Sujet alcoolique : essai de psychologie dramatique*, Paris, Les Éditions de Desclée de Brower, 1997, 270 p.
- MORENON, Jean et Jean RAINAULT, *Alcool : Alibis et solitude*, Paris, SELI ARSLAN, 1997, 224 p.
- MALIGNAC, Georges, *L'Alcoolisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », n° 634, 1992, 128 p.
- MAISONDIEU, Jean, *Les Alcooléens*, Paris, Les Éditions Bayard, 1998, 254 p.
- MOREAU, André, *Alcool pour non-buveur*, Verdun, Louise Courteau éditrice Inc., 1987, 250 p.
- NAHOUN-GRAPPE Véronique, *La Culture de l'ivresse*, Paris, Quai Voltaire, coll. « Histoire », 1991, 216 p.
- NAHOUN-GRAPPE, Véronique et Nicole DELAINE, *De l'ivresse à l'alcoolisme : études ethnopsychanalytiques*, Paris, Dunod, Paris, 252 p.
- PÉLICIER, Yves (sous la direction de), *Les Ivresses*, Paris, L'esprit du Temps, 1993, 315 p.
- POROT, Antoine et Maurice, *Les Toxicomanies*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? » n° 586, 1993, 128 p.
- POROT, Antoine, *Mannuel alphabétique de psychiatrie clinique et thérapeutique*, Paris, P. U. F., 1996, 756 p.
- SOURNIA, Jean-Charles, *Histoire de l'alcoolisme*, Paris, Flammarion, Paris, 1986, 320 p.
- WARSH, Cheryl Krasnick, *Drink in Canada: Historical Essays*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1993, 272 p.

YEN, Richard, « Promotion de l'alcool et mouvement antialcoolique au Québec (1900-1935): le marchand, le prêtre, le médecin et l'état », Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, mémoire de maîtrise, 1995, 108 p.

## V - APPROCHES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

ADAM, Jean-Michel, *Le Récit*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », n° 2149, 1984, 125 p.

ADAM, Jean-Michel, *Le Texte narratif: précis d'analyse textuelle*, Nathan, Paris, 1985, 240 p.

ADAM, Jean-Michel et Françoise REVAZ, *L'Analyse des récits*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Mémo », n° 22, 1996, 96 p.

BACHELARD, Gaston, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1965, 219 p.

DURAND, Gilbert, *L'Imagination symbolique*, PUF, Paris, 1968, 128 p.

ECO, Umberto, *Le Signe*, Labor, Bruxelles, 1988, 220 p.

GOURDEAU, GABRIELLE, *Analyse du discours narratif*, Montréal, Gaétan Morin éditeur, 1993, 130 p.

JULIEN, Philippe, *Le Manteau de Noé*, Paris, Desclée de Brower, 1991, 92 p.

LAKOFF, George et Mark JOHNSON, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, traduit de l'américain par Michel Deformel, avec la collaboration de Jean-Jacques Leclercle, Paris, Éditions de Minuit, 1985, 252 p.

LAPLANCHE, Jean, *Hölderlin et la question du Père*, Paris, PUF, 1961, 144 p.

MENDEL, Gérard Mendel, *La Révolte contre le Père : une introduction à la sociopsychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1968, 410 p.

MOLINO, Jean, « Anthropologie et métaphore », *Langages*, n° 54, juin 1979, p. 103-125.

MAURON, Charles, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel : introduction à la psychocritique*, Jose Corti, Paris, 1962, 380 p.

PHILIPPE, Gérard, *Le Roman : des théories aux analyses*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Mémo », n° 26, 1996, 96 p.

PRINCE, Gérald, « Introduction à l'étude du narrataire », *Poétique*, n° 14, 1973, p 178-196.

REBOUL, Olivier, *La Rhétorique*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », n° 2133, 1993, 128 p.

RICOEUR, Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 413 p.

RICOEUR, Paul, « Parole et symbole », *Revue des sciences religieuses*, n° 1-2, janvier-avril 1975, p. 142-161.

ROSOLATO, Guy, « Fonctions du Père et créations culturelles », *Critique sociologique et critique psychanalytique*, Colloque organisé conjointement par l'Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles et l'École pratique des hautes études de Paris avec l'aide de l'Unesco, Bruxelles, Éditions de l'institut de sociologie, 1970, p. 79-90.

SCHUEREWEGEN, Franc, « Le Texte du narrataire », *Texte*, vol. 5-6, 1986-1987, p. 211-223.

WILDEN, Anthony, « Métaphore et métonymie: le modèle sémiotique de la condensation et du déplacement chez Freud », *Système et structure : essai sur la communication et l'échange*, traduit de l'anglais par George Khol, Montréal, Boréal Express, 1983, 678 p.

## VI – BROCHURES ET ESSAIS QUÉBÉCOIS ANTIALCOOLIQUES

BRUTTO, Joseph Pierre, *Ne bois pas d'alcool! Pour être heureux et fort*, Montréal, Librairie pédagogique, s.d., 31 p.

CLERCS DE SAINT-VIATEUR, *Quelques vérités sur l'alcoolisme*, Montréal, J.-C. Chaumont, p.a., 1939, 88 p.

DOYON, Constant, (o.p.), *La Lutte antialcoolique*, Québec, L'Action sociale limitée, 1919, 196 p.

HUGOLIN, P., (o.f.m), *Regardez-moi ça!*, Montréal, RR.PP. Franciscains, 1911, 30 p.; *Si femme savait! Si femme voulait!* Montréal, Imprimerie de l'École des Sourds-Muets, 1907, 69 p.

LAROCQUE, Charles, *Guerre à l'intempérance*, Montréal, J. Chapleau & fils, 1887, 112 p.

LEMIEUX, Juge F.X., *Sobre et riche*, Québec, L'Action sociale limitée, 1910, 70 p.

LÉTOURNEAU, A., *L'Alcoolisme et l'école*, Montréal, Imprimerie A. Lemieux, 1908, 48 p.

POULIOT, J.-Camille, *L'Alcoolisme, voilà l'ennemi!* Québec, Le Soleil, 1908, 24 p.

ROUSSEAU, Edmond, *Alcool et alcoolisme*, Québec, Le Soleil, 1906, 280 p.; *Alcool et alcoolisme : causeries sur l'intempérance*, Québec, Le Soleil, 4<sup>e</sup> éd., 1906, 386 p.

SYLVAIN, Chanoine R.-Ph, *Petit Manuel antialcoolique, dédié à la jeunesse canadienne*, Rimouski, s.éd., 1905, 35 p.

TOTH, Tihamer, *Sois sobre!*, traduit de la septième édition hongroise par l'abbé Marcel Grandclaudon, Paris, Éditions Casterman, 1933, 84 p.

VILLENEUVE, S.É. le Cardinal Rodrigue, *La Tempérance*, sermon prêché à la cathédrale, le 11 mars 1934, Québec, L'Action catholique, 1934, 22 p.

VILLENEUVE, Ubald, (o.m.i.), *Quelques suggestions pour prêcher la vertu de sobriété*, Québec, Centre Lacordaire Canadien, 1957, 30 p.

[SANS AUTEUR], *La Vérité sur la question de l'octroi des licences pour la vente des liqueurs enivrantes*, Québec, Belleau et Cie, 1890, 8 p.

## VII – OUVRAGES GÉNÉRAUX, GUIDES ET ENCYCLOPÉDIES

### I- LITTÉRAIRES ET MYTHOLOGIQUES

*Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Larousse, France Loisirs, 1991, 320 p.

*Dictionnaire des mythes littéraires* (sous la direction de Pierre Brunel,), Paris, Éditions du Rocher, 1988, 1436 p.

*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (sous la direction de Maurice Lemire), Montréal, Fides, tome IV, 1984, 1124 p.

*Dictionnaire des symboles* (sous la direction de Jean Chevalier et Alain Gheerbrant), Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982, 1060 p.

*Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, vol. I, 1998, 1056 p.

*Glossaire pratique de la critique contemporaine* (sous la direction de Marc Angenot), Ville La Salle, Hurtubise/HMH, 1979, 224 p.

*Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (sous la direction de A.J. Greimas et J. Courtés), Paris, Hachette, tome I, 1979, 420 p.

## 2- SOCIOLOGIQUES ET RELIGIEUX

*Catéchisme de l'Église Catholique*, Libreria Editrice Vaticana, Ottawa, Service des Éditions, Conférence des Évêques catholiques du Canada, Ottawa, 1993, 676 p.

## 3- AUTRES

*Guide d'identification des Oiseaux de l'Amérique du Nord* de la National Geographic Society, La Prairie, Éditions Marcel Broquet, 1987, 472 p.

*Oiseaux du Québec, Les* (Carole Bérubé), Outremont, Éditions Québecor, 1994, 144 p.